

CH. LUCIETO

Prix: 1^f50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



L'une des infortunées victimes de Gustav Holzrath.

Chaque fascicule contient un récit complet

L'EFFROYABLE DRAME DE MALHEM

N° 9



Juillet 1929

ÉDITIONS LA VIGIE THE SAVOISIEN
136, Boul^d S^t Germain - PARIS (VI^e)



Kaiser Wilhelm Institut de biologie avec des serres de recherche et terrariums en plein air. 1930

Photo ©Ermengarde Grashey-Straub.

Vers 1930, la renommée du centre de la science d'importance mondiale de Dahlem avait atteint un sommet. En particulier, les réalisations de recherche en Physico-chimie, recherche sur les matériaux, avec à la tête de la biochimie : les professeurs Otto Meyerhof, Otto Warburg, Carl Neuberg des instituts Kaiser Wilhelm. Ils avaient obtenu des résultats révolutionnaires et dirigé l'attention du monde scientifique sur Dahlem.



Carl Bosch

Ingénieur et chimiste allemand. Il est surtout connu pour avoir supervisé la première industrialisation du procédé Haber et dirigé l'I. G. Farben.



Fritz Haber

Prix Nobel de chimie de 1918 pour ses travaux sur la synthèse de l'ammoniac, pour la fabrication d'engrais et d'explosifs. «*Père de l'arme chimique*» pour ses travaux sur le dichlore et d'autres gaz toxiques.



Meyerhof (à gauche) assis avec A.V.Hill, avec qui il a remporté le prix Nobel, au Kaiser Wilhelm Institut vers 1931.

Debout dans le fond de gauche à droite : Karl Lohmann, Alexander von Muralt, Grigore Alexandru Benetato, Hermann Blaschko, Arthur Grollman, H. Laser, ses techniciens : Fischer et Schulz et Eric Boyland.

Photo : Gracieuseté de Max-Planck-Institut für Medizinische Forschung

CH. LUCIETO
Les Couloirs de l'Espionnage International

Les merveilleux exploits
de
James Nobody

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

L'EFFROYABLE DRAME DE MALHEM

I

**Où James Nobody
que chacun croyait mort et enterré,
démontre qu'il n'en est rien...**

Après avoir traversé une vaste place plantée d'ormes séculaires, James Nobody s'engagea dans la rue Saint-Bertin que, flegmatiques et lents, arpentaient par groupes de deux, sanglés dans leur uniforme kaki et l'insigne au bras, des agents de la Military Police :

Rasant les murs, — comme s'ils eussent été en fraude, — de rares « Tommies » passaient qui, après avoir jeté un coup d'œil anxieux du côté des policemen, se hâtaient de disparaître dans l'un ou l'autre des cantonnements voisins.

Soudain, retentit la sonnerie du « couvre-feu »...

Obéissant à l'injonction que leur transmettait ainsi à travers l'espace un clairon aux notes stridentes, les Audomarois s'empressèrent de clore portes et contrevents, non sans avoir, au préalable, examiné d'un air angoissé le ciel où, prêts à repousser toute incursion aérienne, ronronnaient les avions de la défense.

Çà et là, dans les rues adjacentes, des patrouilles circulaient qui, non contentes de faire le vide sur leur passage, expulsaient sans aménité aucune des cafés et des estaminets, où ils s'étaient réfugiés, les derniers consommateurs de la journée...

C'est ainsi que, en ce mois d'octobre de l'an 1918, Saint-Omer, place de guerre et capitale de l'armée britannique en campagne, se gardait — ainsi que l'avait prescrit Sir Douglas Haig — ferme et bien !

Bientôt James Nobody arriva devant ce monument à la façade austère et vétuste qu'est le collège des Jésuites, lequel date du XVI^e siècle et, après avoir présenté au factionnaire son « laissez-passer », délibérément, il entra...

Sous le porche, à droite, là où, autrefois, s'ouvrait, accueillant et frais, le parloir, se trouvait, aujourd'hui, un corps de garde à la porte duquel veillait un planton.

Dès qu'il aperçut James Nobody, ce dernier se dirigea vers lui et, courtoisement, en un français, légèrement teinté d'accent britannique, lui demanda :

— Que désirez-vous, Monsieur ?

— Je voudrais parler, — et cela, le plus tôt possible, — au colonel Sir Harold Stewart, répondit en anglais le grand détective.

Le planton tressaillit imperceptiblement...

Puis, sans même tenter de dissimuler sa surprise, il poursuivit :

— Dussiez-vous me juger incorrect, il est de mon devoir de vous demander, Monsieur, comment ce nom est parvenu à votre connaissance, et surtout, de quelle manière vous avez appris, — vous ; un « civil », — que sir Harold Stewart loge en ce lieu ?

La Voix, — encore que l'attitude de James Nobody ne pût donner lieu à aucune suspicion, — s'était faite âpre et mordante, et le ton s'était légèrement haussé.

Bien qu'il ait parfaitement perçu ces nuances, James Nobody ne s'en émut point.

Il se gardait trop bien lui-même, pour se montrer surpris que d'autres, et, en particulier, l'homme auquel il venait rendre visite, en fissent autant.

Mais comme il était venu là, non pour subir un interrogatoire, mais pour travailler utilement, il ne crut pas devoir répondre aux deux questions que son interlocuteur lui avait ainsi posées...

— S'il le juge utile, répondit-il d'une voix ferme, sir Harold Stewart vous mettra lui-même au courant de ces détails, lesquels, vous pouvez « m'en croire, n'ont rien qui vous puisse émouvoir. Pour l'instant, ce que je vous demande, c'est de prévenir le colonel que « quelqu'un » demande à lui parler :

Le planton ne se satisfait point de cette réponse...

— Qui dois-je lui annoncer ? insista-t-il... James Nobody eut une seconde d'hésitation... Il lui déplaisait souverainement, en effet, de se livrer ainsi en pâture au premier venu... D'un coup d'œil il examina le soldat qui, impassible, attendait qu'il voulût bien se faire connaître à lui et, rassuré sans doute par l'honnête visage de ce dernier, il tira de son portefeuille une carte de visite qu'il lui tendit. Le planton la prit et lut :

JAMES NOBODY. *Esq...*

Ce nom parut le stupéfier...

— Comment ! s'exclama-t-il, ahuri, vous êtes sir James Nobody ?

Le grand détective eut un sourire...

Mais oui, répondit-il gaiement ; qu'y a-t-il donc là de surprenant ? Mon nom serait-il parvenu jusqu'à vous par hasard ?

Maintenant, le planton regardait James Nobody avec des yeux où se lisaient, à un degré égal, la joie et l'admiration...

— *By Jove !* s'exclama-t-il enfin ; la question est plaisante vraiment ! Il « ferait beau voir, que, ici, au siège de l'« *Intelligence Army Service* » nous ignorions le nom de l'homme que nos camarades français ont surnommé « l'Œil de l'Armée », et dont les exploits tiennent de la légende !

Et, se découvrant respectueusement devant

James Nobody qui, amusé, le regardait...

— Aussi vrai que je m'appelle Harry Wastson, poursuivit-il, je considère ce jour comme un jour béni entre tous ; car, non seulement il me procure l'honneur et la joie de faire votre connaissance, mais il m'apporte la preuve que, une fois de plus, les Allemands ont menti.

Ce fut au tour de James Nobody de se montrer surpris...

— A quoi faites-vous allusion ? demanda-t-il vivement. Et quel est le mensonge que vous leur reprochez ?

— Vous n'avez donc pas lu « *leurs* » journaux ? répondit Harry Waston.

— Ma foi, non !

— En ce cas, tout s'explique, fit, en riant, le planton ; et, de toute évidence, *vous ne pouviez deviner que, arrêté par les Allemands, vous aviez été fusillé par eux.*

En entendant cette réponse, la figure si expressive de James Nobody se contracta...

— Ils ont prétendu cela ? s'exclama-t-il

— Ils l'ont même imprimé, répondit Harry Watson. Et avec quelle abondance de détails !

— Où peut-on se procurer les journaux qui relatent cette affaire ?

— Mais, je pense, fit le planton, que le colonel doit les avoir au complet.

— Et le colonel a cru à cette histoire ?

— *Il y a si bien cru*, répondit gravement Harry Watson, *que, immédiatement, il a fait ajouter votre nom sur la table de marbre où, déjà, sont gravés ceux de nos 778 camarades⁽¹⁾, qui, capturés par les « Huns », ont été aussitôt passés par les armes.*

Un sourire railleur aux lèvres, James Nobody haussa les épaules et, lentement, répondit :

— C'est là ce qui s'appelle « vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ». Nous essaierons de prouver à ces messieurs que James Nobody vit encore.

Puis, après avoir jeté autour de lui un regard scrutateur ; il ajouta :

— Où se trouve le bureau de sir Harold Stewart ?

— Je vais vous y conduire, répondit Harry Watson qui, après s'être fait remplacer par un de ses collègues, invita James Nobody à le suivre...

Après avoir traversé une cour immense au centre de laquelle, prêtes à partir au premier signal, stationnaient une douzaine d'automobiles,

1 — Authentique.

les deux hommes arrivèrent devant un immense bâtiment que gardaient des factionnaires, baïonnette au canon...

A l'intérieur de ce bâtiment se trouvait un hall de dimensions importantes au centre duquel circulaient, affairés et silencieux, des militaires de tous grades, que James Nobody connaissait pour la plupart ; mais qui, tous, dès qu'ils l'aperçurent, manifestèrent la stupéfaction la plus vive...

Spontanément des mains se tendirent vers lui et, aussitôt, autour du grand détective, un rassemblement se forma...

Se faisant l'interprète de tous, un jeune commandant portant au col l'insigne rouge du service d'État-Major, s'exclama, joyeux, en lui tendant les mains :

— Vous n'êtes donc pas mort ?

James Nobody lui rendit affectueusement son étirement...

— Vous le voyez, mon cher Boothwell, répondit-il gaiement. En tout cas, vous voudrez bien convenir que si je suis mort ; il n'y paraît guère.

Et, au milieu des rires de l'assistance, il poursuivit :

— J'ai comme une vague idée que les balles que me destinent les « Huns » ne sont pas encore fondues.

Puis, après un silence, il ajouta d'une voix grave :

— *Sans doute, vous dirai-je plus tard comment et pourquoi les « Huns » ont cru m'avoir tué. Mais, d'ores et déjà, sachez que si je suis encore en vie, je le dois au sacrifice héroïque, à l'admirable dévouement de l'un de nos collègues français, Jean Rochereau, commissaire spécial à la Sûreté générale, détaché aux Armées.*

Et, se découvrant :

— *Messieurs, déclara-t-il lentement, si j'ai pu entreprendre et mener à bien la mission qui m'avait été confiée par notre chef vénéré, le colonel Sir Harold Stewart, si j'ai réussi, une fois de plus, à «rouler» les Allemands, c'est à Jean Rochereau que je suis redevable de ce succès, à Jean Rochereau qui, volontairement, s'est laissé capturer par eux et qui, héroïquement, s'est laissé fusiller en mes lieu et place.*

— *By God !* s'exclama le major Boothwell ; c'était un homme celui-là ! James Nobody hocha tristement la tête :

— *Vous pouvez même dire, répondit-il gravement, que c'était un surhomme ; car, si, demain, des milliers de nos soldats sont encore en vie, si des*

millions de nos concitoyens échappent à la plus tragique et à la plus effroyable des morts, si des femmes, des enfants, des vieillards inoffensifs ne périssent pas empoisonnés par le plus redoutable des bacilles, ce n'est pas à moi qu'ils le devront, mais bien à Jean Rochereau.

« En effet, c'est à lui, — ET À LUI SEUL, — que je suis redevable d'avoir découvert et mis hors d'état de nuire ce redoutable malfaiteur qu'était le professeur Gustav Holzrath, membre du « Kaiser der Grosse Institute », lequel venait de préparer à notre intention la formule « X 803 — R » qui, s'il avait réussi et la produire en quantité suffisante, eût infailliblement anéanti nos armées et nos populations. »

Comme bien on pense, la déclaration qui précède produisit une sensation d'autant plus grande que, faite par James Nobody, l'« as des as » de l'« Intelligence Service », il était impossible de la mettre en doute.

Pour tous les officiers qui l'écoutaient, ce qu'il venait de dire était parole d'Évangile. Mais s'il leur avait fait part de son succès, il avait omis, par contre, de leur fournir des précisions sur les moyens mis en œuvre par lui pour l'obtenir.

Or, cela seul leur importait car, hommes d'action dans toute l'acception du terme, policiers de carrière par surcroît, ils ne prisait rien autant que le récit des exploits que leur faisaient ceux des leurs qui rentraient de mission, car, en même temps qu'un exemple, ils y trouvaient une leçon...

C'est pourquoi, se pressant autour de James Nobody, ils l'adjurèrent de se montrer plus loquace et de leur faire connaître tout au moins les épisodes principaux du drame, — *ils le pressentaient terrible*, — qu'il venait de vivre.

Très nettement, il s'y refusa...

— Vous dire quoi que ce soit, leur déclara-t-il en souriant, avant que d'avoir rendu compte de ma mission au colonel sir Harold Stewart, serait commettre non seulement une faute contre la discipline, mais, qui plus est, une incorrection.

— Soit ! répondit le commandant Boothwell ; nous nous inclinons d'autant mieux devant votre décision que, tous, nous partageons votre façon de voir. Mais, tout de même, vous pouvez bien nous dire en quoi consistait la formule du professeur Gustav Holzrath et quel est le bacille qu'il comptait nous inoculer.

James Nobody s'absorba un instant en soi-même, comme s'il eût voulu se consulter...

Après quoi, posant son regard sur le commandant Boothwell, avec calme, il répondit :

— «Le *Diplococcus intracellularis meningitidis*» mélangé par parties égales avec le bacille d'Eberth et un produit inconnu dérivé de la strychnine ; le tout contenu dans un engin de modèle nouveau ayant l'apparence extérieure de la bombe «Elektron».

Les officiers se regardèrent sidérés...

— Mais, c'est effroyable ! s'exclama le commandant, indigné...

James Nobody sourit avec tristesse...

— *Effroyable, sans doute !* répondit-il. *Mais c'est surtout allemand !*⁽¹⁾

Et, martelant ses mots, il ajouta :

— *Veuillez remarquer, en effet, que dans le cas, — fort improbable d'ailleurs, — où les nôtres auraient échappé à la méningite cérébro-spinale, ni la typhoïde ni le tétanos ne les auraient épargnés.*

Puis, laissant son auditoire en proie à l'horreur et à l'indignation ; pensif, il s'en fut à pas lents vers le bureau du colonel sir Harold Stewart, sur le seuil duquel ce dernier, qui venait d'être prévenu de l'arrivée du grand détective, l'attendait un bon sourire aux lèvres et les bras ouverts...

II

Où James Nobody entre dans le vif du sujet...

Quand sir Harold Stewart eut exprimé à James Nobody toute la joie qu'il éprouvait à le revoir bien vivant et mieux en forme que jamais ; quand il eut exposé toute la peine que ses camarades de l'«*Intelligence Service*» et lui-même avaient ressenti en apprenant par les journaux allemands la nouvelle de sa fin tragique, il l'invita à prendre un siège et, en ayant fait autant, il lui demanda :

— Comment les Allemands, qui sont si bien informés d'habitude, ont-ils pu croire, — *car en annonçant votre mort, je sais à n'en pouvoir douter qu'ils étaient de bonne foi*, — que l'homme qu'ils ont pris et fusillé n'était autre que vous ?

«Et d'abord, quel était cet homme ? L'un des nôtres sans doute ?»

Les yeux fixés sur son chef, James Nobody répondit vivement :

1 — *Juif, serait plus à propos.* (Note de Lenculus.)

— N'en croyez rien, mon colonel ! L'homme qui a été fusillé par les Allemands n'était pas Anglais, mais Français. *Il s'appelait Jean Rochereau, appartenait en qualité de commissaire spécial à la sûreté générale et était détaché aux armées*⁽²⁾.

— Mais alors...

— L'affaire est tellement complexe, mon colonel, interrompt le grand détective, elle comporte tant de détails, les uns burlesques, les autres tragiques, que pour la bien comprendre, il faut que vous la connaissiez par le menu.

Et, après avoir consulté la pendule d'un coup d'œil, il ajouta :

— Encore qu'il soit tard, je vais, si vous voulez bien me le permettre, vous l'exposer de façon succincte mais précise ; car, ainsi que bien vous le pensez, des décisions immédiates s'imposent.

Après avoir rassemblé ses souvenirs afin de les narrer dans leur ordre chronologique, le grand détective poursuivait :

— La mission que vous aviez bien voulu me confier se subdivisait en trois parties différentes :

1° *Recouper certains renseignements de source allemande, relatifs aux expériences «biologiques» en cours au «Kaiser der Grosse Institute» de Malhem ;*

2° *S'efforcer de connaître les résultats acquis par le professeur Gustav Holzrath, auteur de ces expériences ;*

3° *En cas de besoin, annihilation de ces expériences et, si possible, du professeur Gustav Holzrath lui-même.*

C'est bien cela, n'est-il pas vrai ?

Sir Harold Stewart hocha approbativement la tête...

— C'est tout à fait cela ! répondit-il simplement.

— *En ce cas*, déclara James Nobody, *soyez satisfait, mon colonel. Ni le professeur Gustav Holzrath ni sa redoutable découverte ne sont plus à craindre désormais.*

— Vous avez réussi ! s'écria sir Harold Stewart, joyeux.

— J'ai pleinement réussi, mon colonel, répondit James Nobody. Mais ainsi que vous l'allez voir, ce ne fut pas sans peine.

— Je m'en doute un peu, fit le colonel en souriant ; car à l'heure actuelle on ne doit pas pénétrer en Allemagne comme on entrerait dans un

2 — Authentique, sauf le nom.

moulin. Par où êtes-vous passé ?

— Par Ostende, tout simplement ! Comme d'habitude, je me suis fait déposer par l'un de nos sous-marins dans les dunes, à proximité de la ville. De là je me suis rendu à Bruxelles où, m'étant procuré les papiers nécessaires, — *vous savez que, avec les « Huns », il y a toujours moyen de s'entendre à cet égard*, — j'ai pu me faufiler, camouflé en officier, dans un convoi de blessés qui partait en direction de Potsdam.

— Et après ?

— Eh bien ! dès mon arrivée en cette dernière ville, j'ai faussé compagnie à mes compagnons de voyage et je me suis rendu chez Rudolf Steinmeyer, lequel, ainsi que vous le savez, n'est autre que notre camarade le lieutenant Stuart Granson...

— Au fait ! interrompit sir Harold Stewart, comment va-t-il ? James Nobody eut un sourire...

— Aussi bien que possible ! répondit-il gaïement. Je puis même vous donner l'assurance qu'il ne perd pas précisément son temps.

— Il est toujours à l'hôpital bénévole « Kronprinz Wilhelm » ?

— Mais oui, fit le grand détective dont, le sourire s'accentua. Il vient même d'être promu à la dignité d'officier gestionnaire en premier.

— Diable ! s'exclama sir Harold Stewart soucieux ; mais alors, il va être immobilisé sur place !

— Et c'est fort heureux pour nous !

— Comment cela ? fit le colonel, surpris...

— C'est même doublement heureux, insista le grand détective ; car, non seulement cette fonction lui permet de se rendre quotidiennement à Berlin dans les meilleures conditions de confort et de sécurité, puisqu'il entre dans ses attributions d'assurer le ravitaillement de son hôpital ; mais, en outre, comme les « entrants » ont l'obligation stricte de déposer entre ses mains dès leur arrivée à l'hôpital tous les objets dont ils sont porteurs, notamment leurs papiers personnels, cela lui permet de faire une moisson de renseignements de tout premier ordre. Le colonel se mit à rire...

— C'est tout à fait exact ! reconnut-il ; et je m'explique maintenant comment il lui a été possible de nous transmettre tous les renseignements, — il en était d'importance capitale, — concernant l'attaque montée contre nous le 9 avril dernier par cet enragé de Ludendorff, lequel avait projeté d'atteindre la mer par la Lys.

Et, après avoir réfléchi une seconde, sir Harold Stewart poursuivit :

— Ainsi, vous croyez que cet emploi... sédentaire, ne nuira pas à l'activité de Stuart Granson.

— Il lui nuira d'autant moins, répondit le grand détective, que de par ses fonctions, il est à même de rendre les plus grands services soit aux agents que nous entretenons dans la région, soit aux agents de passage. La preuve en est que c'est à lui que je dois d'avoir pu pénétrer non seulement à Malhem, où ne pénètre pas qui veut, mais aussi au « Kaiser der Grosse Institute ».

— Ah bah ! contez-moi donc cela ? fit sir Harold Stewart, vivement intéressé.

James Nobody alluma une cigarette, puis, posément, il répondit :

— *Vous savez, mon colonel, comment je procède habituellement pour circuler en Allemagne. Vêtu la plupart du temps, soit en cantonnier, soit en paysan, je me rends là où j'ai affaire, en poussant devant moi une brouette dans laquelle je place bien en évidence mon veston, une pelle et une pioche.*

« Les bras nus, dépoitrillé, les cheveux et la barbe en désordre, je vais ainsi mon chemin, chantant un lied quelconque, à moins que ce soit un hymne à la gloire du Kaiser ou de son « invincible » armée.

« Ce « truc » est tellement simple que jamais les « Huns » ne l'ont éventé...

« Il m'est arrivé cent fois peut-être de croiser, sur ma route, des régiments en manœuvres, des détachements en marche, voire de simples patrouilles de gendarmes et, jamais, — JAMAIS, VOUS M'ENTENDEZ ? — je n'ai été interpellé par aucun Allemand.

« Peut-être m'est-il arrivé parfois, d'échanger avec des passants le « GRÜSS GOTT ! » traditionnel ; mais, en aucun cas, on ne m'a demandé de justifier mon identité.

« Me prenant pour un quelconque « cul-terreux » du cru se rendant à son champ ou en revenant, on m'a parfaitement laissé tranquille.

« Or, contrairement aux précédents, quand, vêtu en cantonnier, la casquette d'uniforme sur la tête et l'insigne au bras gauche, j'ai voulu pénétrer dans Malhem que garde une brigade tout entière du Landsturm, j'en ai été empêché à dix reprises différentes. »

Pourquoi cela ? demanda le colonel surpris. Vos pièces d'identité n'étaient donc pas en règle ?

— Je vous demande pardon ! répondit en riant James Nobody ; elles l'étaient trop, au contraire.

Seulement, il m'en manquait une.

— Laquelle ?

— *Le « laissez-passer » spécial ; celui qu'on ne délivre qu'aux habitants de la ville, et qu'à seul le droit de signer Son Excellence le général comte von Stumpf, commandant d'armes.*

— *By God !* s'exclama sir Harold Steward ; comment fites-vous, dans ces conditions, pour pénétrer à Malhem ?

Narquois, James Nobody répondit :

— Comme vous l'allez voir, ce fut d'une simplicité extrême. Ainsi que bien vous le pensez, le « Kaiser der Grosse Institute » emploie, soit au siège central, soit dans des laboratoires annexes, des centaines de chimistes qui sous la haute direction du professeur Fritz Hueber et des autres professeurs ses collègues, préparent ces gaz asphyxiants qui, déjà, nous ont fait tant de mal.

« Or, si la préparation de ces gaz est relativement facile, les expériences nécessitées par leur mise au point s'avère, par contre, excessivement dangereuses.

« Il en résulte un déchet dans le matériel humain qui se traduit par des intoxications plus ou moins graves, mais qui, toutes, exigent l'envoi du malade à l'hôpital.

« L'hôpital de Malhem, bien que spécialisé dans la cure de ces intoxications, est de dimensions si réduites, qu'il a bien fallu évacuer sur d'autres hôpitaux destinés aux gazés, — et celui de Potsdam est du nombre, — le trop-plein des malades.

« C'est ainsi que me vint à l'idée de remplacer à Malhem l'un des chimistes évacués sur Potsdam. »

— C'était là une idée géniale !

— N'exagérons rien ! répondit en souriant James Nobody. La vérité est que, avant de bifurquer dans la presse, j'avais fait mon doctorat et que, très au courant des découvertes récentes de la chimie, l'idée de me substituer à l'un des chimistes évacués de Malhem ne pouvait pas ne pas me venir.

« J'en parlai à Stuart Granson, et il se trouva que, précisément, parmi les malades récemment décédés à l'hôpital figurait un pharmacien originaire de Königsberg, lequel avait été placé « en réserve spéciale » dès son arrivée à l'hôpital et qui, après sa mise en réforme temporaire, devait être affecté à l'un des laboratoires de recherches de Malhem.

« Vous conviendrez qu'il eût fallu être bon à enfermer pour ne pas profiter d'une telle occasion !

« Stuart Granson me remit les papiers du mort, sa photographie et son uniforme. »

— Vous allait-il au moins ? demande, en riant, sir Harold Stewart.

— Je n'en jurerais pas, répondit gaiement James Nobody. Toujours est-il que, dix jours plus tard, muni cette fois du « laissez-passer » du général von Stumpf, je faisais sous le nom de Jacobus Hirtz, dans Malhem, une entrée tout à fait dépourvue d'apparat.

« Un de mes « collègues » spécialement désigné à cet effet était venu m'attendre à la gare. Après les salutations d'usage, il me conduisit à l'hôtel où, déjà, ma chambre était retenue et, avant de me quitter, m'annonça que le professeur Fritz Hueber, à notre très honoré » directeur, me recevrait le lendemain matin à la première heure.

« Afin de le remercier de son obligeance, je l'invitai à souper ; ce qui fait que, le soir même, avant qu'il me quittât, j'étais en possession, comme on dit au Palais, — de tous les éléments de la cause.

« Toutefois, je n'avais pas été sans remarquer que le maître d'hôtel qui nous servait et qui, chose curieuse, me ressemblait étrangement, me dévisageait avec une insistance fâcheuse et semblait s'intéresser vivement à notre conversation.

J'allais lui demander les raisons de cette attitude quand, se levant lourdement de table, mon « collègue » qui, déjà, était passablement « éméché », s'en fut vers les water-closets.

« Dès qu'il eût disparu, le maître d'hôtel se penchant vers moi, la carte des vins à la main, me la tendit comme s'il eût voulu m'engager à la consulter et, à voix basse me dit en anglais :

— *Je vous ai reconnu ; mais ne craignez rien, je suis un ami. Méfiez-vous de l'homme qui vous accompagne. Il n'est pas plus chimiste que vous ne l'êtes vous-même. C'est un commissaire de police allemand du nom de Franz Wolfram, qui est spécialement chargé d'aller attendre à la gare les nouveaux employés du « Kaiser der Grosse Institute », afin de les « cuisiner » avant leur présentation au directeur de l'établissement. Faites-le boire encore, de manière à ce qu'il aille se coucher dès la fin du repas. De cette façon, il ne pourra intervenir en rien dans la conversation que nous devons avoir ensemble, cette nuit, dans votre chambre, où j'irai vous rejoindre vers minuit. A cet effet, laissez votre porte ouverte.*

— *By Jove !* fit le colonel gaiement ; j'aurais voulu être dans un coin de la salle pour voir la tête que

vous faisiez ! Que se passa-t-il ensuite ?

— Mon Dieu ! répondit le grand détective, rien que de très normal. Je commandai quelques bouteilles de vin du Rhin dont Franz Wolfram but sa très large part. Tant et si bien que, vers 11 heures, complètement ivre, il glissa sous la table.

« Des garçons d'étage appelés à la rescousse vinrent immédiatement le tirer de cette situation fâcheuse et, avec un mal inouï, le transportèrent dans sa chambre où, pesamment, il s'endormit sans même quitter ses habits.

— Le maître d'hôtel devait être satisfait sans doute, demanda le colonel. Au fait, qui était-ce ?

— C'était Jean Rochereau !

— Le commissaire français ?

— Lui-même !

— Ah ! Ça ; que faisait-il là ?

James Nobody eut un sourire d'une tristesse infinie et, lentement, répondit :

— *Il y faisait ce que j'y faisais moi-même. Ayant eu vent des louches expériences auxquelles se livrait le professeur Gustav Holzrath, le brave garçon était venu à Malhem pour recouper les renseignements que, lui aussi, tenait de source allemande.*

Et, plus tristement encore, il ajouta :

— *Hélas ! Il y est resté, le malheureux...*

III

Où James Nobody

élargit le cercle de ses connaissances...

Quand se fut dissipé l'effet de la déclaration qui précède, James Nobody poursuivit :

— Ne m'ayant précédé que de quelques jours à Malhem, Jean Rochereau, s'il n'avait pu encore nouer des intelligences dans cette véritable place forte qu'était le « Kaiser der Grosse Institute », n'était pas moins très au courant de ce qui s'y tramait.

« De nombreux chimistes allemands « fréquentaient » l'hôtel et, comme il avait pour mission de les servir à table, il notait avec soin ce qui, dans leurs conversations lui paraissait offrir quelque intérêt.

« C'est ce qu'il m'expliqua quand, vers minuit, il vint me rejoindre dans ma chambre.

« *Encore que je ne sache pas très exactement en quoi consiste la nouvelle découverte que vient de*

faire Gustav Holzrath, me dit-il en débutant, j'ai tout lieu de croire qu'elle est plus spécialement destinée à annihiler le gros de vos forces sur le front et à terroriser vos populations, de manière à obtenir d'elles, sur tous les points du pays, des manifestations en faveur de la conclusion de la paix. »

— C'était bien mal nous connaître ! murmura le colonel.

— Sans doute ! répondit James Nobody.

Mais vous le savez mieux que quiconque, mon colonel ; si les Allemands sont des stratèges dont il serait fou de sous-estimer la valeur, la psychologie, par contre, n'a jamais été leur fort.

— Heureusement pour nous !

— Oui, mon colonel, heureusement pour nous. Et de cela, je vais vous donner une preuve immédiate.

« Parmi les clients de Jean Rochereau se trouvait un brave type de chimiste poméranien, lequel était d'une naïveté désarmante et d'un bête à faire pleurer.

« Layant choisi pour « tête de turc », ses collègues lui « montaient d'in vraisemblables bateaux », le ridiculisant ainsi de leur mieux ; ce que voyant, Jean Rochereau, — afin de s'en faire un ami, — entreprit de lui dessiller les yeux.

« Le plus beau de l'histoire est qu'il y parvint.

« Ce chimiste qui, au demeurant, se fut fait scrupule de causer le moindre mal à une mouche, devint fou furieux quand il sut de quoi il retournait et jura de se venger.

« Or, pour ce faire, savez-vous ce qu'il imagina ?

— Quelque chose d'atroce, probablement ! fit le colonel.

— Je le pense bien ! Il ne trouva rien de mieux que d'empoisonner ses collègues, en employant justement la découverte que venait de faire le professeur Gustav Holzrath, dans le laboratoire duquel il travaillait.

« Mais au lieu de tenir secret cet épouvantable projet, il s'en ouvrit à Jean Rochereau qui, comme bien vous le pensez, s'empessa d'abonder dans son sens ; non pas qu'il voulut se rendre complice d'un pareil forfait, mais bien pour entrer en possession d'une quantité si minime fût-elle de la redoutable mixture.

— Et il y parvint ? demanda vivement sir Harold Stewart.

— Parbleu ! répondit James Nobody qui, tirant de la poche intérieure de son veston une fiole

minuscule contenant un liquide de couleur blanche, ajouta aussitôt :

— *La preuve en est que cette mixture, la voici...*

Ayant posé cette fiole sur la table, devant le colonel, le grand détective poursuivit :

— Sachant que je devais entrer le lendemain en qualité de chimiste dans l'un des laboratoires de Malhem, et supposant avec juste raison que, mieux que lui, — *qui, somme toute, n'avait à sa disposition aucun moyen d'investigation*, — je pourrais analyser cette mixture, Jean Rochereau me remit la fiole la contenant, étant entendu, entre nous, que je lui ferais part des résultats de cette analyse.

— C'était logique ! fit le colonel.

— Aussi, m'empressai-je d'accepter poursuivait James Nobody. Mais comme, en tout état de cause, nous ne voulions, ni l'un ni l'autre, nous rendre complices d'un tel attentat, nous décidâmes d'un commun accord de recommander le calme au vindicatif chimiste qui, j'ai omis de vous le dire, portait le nom harmonieux de Karl Blumenschaft, et aussi, de l'engager à prendre patience.

M'ayant communiqué les quelques renseignements que, déjà, il avait réussi à se procurer, Jean Rochereau me déclara que, considérant qu'il y avait désormais partie liée entre nous, je pouvais faire état de lui en quelque circonstance que ce fut. »

— D'après ce que j'ai cru comprendre, interrompit le colonel, il a tenu parole.

— Oui, mon colonel, répondit James Nobody, il a tenu parole ! Et ainsi que vous l'allez voir, c'est pour avoir tenu parole que, volontairement, avec un héroïsme surhumain, et uniquement pour me permettre de vous rapporter cette fiole, il s'est laissé fusiller.

Plus ému qu'il ne le voulait paraître, James Nobody poursuivit :

— Dès que nous eûmes convenu de nos faits et gestes, après nous être juré fidèle et loyale assistance, Jean Rochereau et moi nous nous séparâmes, non sans avoir scellé notre accord d'une solide poignée de mains.

« Le lendemain matin, Franz Wolfram me conduisit au « Kaiser Wilhelm der Grosse Institute » où, quelques minutes plus tard, il me présenta au professeur Fritz Hueber, directeur de cet établissement.

« Fritz Hueber me reçut de façon charmante et, en homme pressé, me demanda, — afin de se rendre compte, sans doute, du point jusqu'auquel j'avais poussé mes études, — quelle avait été la thèse soutenue par moi pour l'obtention du doctorat.

« Sans la moindre hésitation je répondis que j'avais parlé des « parasitotropes » et plus spécialement de l'emploi en chimiothérapie de la « Fuchsine de Ziel » du « Bleu de Méthylène » et du « Trypanroth ».

« J'ajoutai que, spécialisé dans l'étude des arsenicaux, j'avais découvert des formules susceptibles de permettre aux médecins de lutter avec efficacité contre le « spirochète de la syphilis » et le « sporozoaire du genre plasmodium », générateur du paludisme.

« Ces réponses qui, je le répète, furent faites sans la moindre hésitation, parurent lui donner satisfaction.

« Aussi, se tournant vers moi, me déclara-t-il aussitôt :

— Bien que je ne puisse *à priori* juger de vos capacités au strict point de vue des recherches biologiques, je vais vous affecter au service bactériologique que dirige, ici même, mon collègue et ami, le très honoré professeur Gustav Holzrath.

« Je suis persuadé que, sous son habile direction, vous serez à même de nous rendre les plus grands services, et cela, d'autant plus que, jusqu'ici, vous vous êtes spécialisé dans les travaux de laboratoire.

« M'inclinant respectueusement devant lui, modestement je répondis :

« Soyez assuré, Maître, que je ferai de mon mieux pour reconnaître le très grand honneur que vous me faites.

« Appuyant alors sur l'un des boutons du clavier qui se trouvait sur son bureau, Fritz Hueber donna l'ordre au garçon qui se présenta aussitôt de me conduire chez le professeur Gustav Holzrath que, devant moi, par téléphone, il prévint de mon arrivée.

« Quelques minutes après, je me trouvai en présence de ce monstre à figure humaine qu'était le professeur Gustav Holzrath, l'un des plus formidables bactériologistes des temps modernes.

« Après m'avoir toisé de manière fort insolente, Gustav Holzrath me demanda :

— *Comment vous appelez-vous et que faites-vous dans la vie ?*

— Je m'appelle Jacobus Hirtz, répondis-je et je suis pharmacien de mon état.

« Il eut un sourire ironique...

— *Pharmacien*, riposta-t-il insolemment, *cela veut dire beaucoup ou rien. Êtes-vous habitué, du moins, aux travaux de laboratoire ?*

— C'est là ma spécialité, répondis-je. « L'ironie de son sourire s'accentua...

— *Vraiment !* fit-il sur un ton de mépris impossible à décrire. *En ce cas, prenez la lame de verre que voici, laquelle contient, ainsi que vous le voyez, une préparation, mettez-vous au microscope et dites-moi en quoi consiste cette préparation ?*

— Je vais vous le dire immédiatement, répondis-je, mais auparavant, veuillez me faire donner une goutte d'huile de cèdre.

« Cette réponse à laquelle, visiblement, il ne s'attendait pas, parut le surprendre...

— *Je vois, en effet*, me déclara-t-il plus amène, *que vous êtes habitué aux travaux de laboratoire*⁽¹⁾. *Si vous réussissez aussi bien la seconde épreuve à laquelle je vous sou mets, je crois que, vraiment, nous ferons bon ménage ensemble.*

« Tandis qu'il parlait, j'avais mis mon microscope au point et, l'œil rivé à l'oculaire, j'étudiais avec l'attention la plus grande la préparation que supportait la double lamelle de verre.

« Une fois ma conviction formée, je me tournai vers lui et, nettement, je lui déclarai :

— *La préparation que je viens d'examiner est une culture de « méningocoque de Weichselbaum »*. J'ajoute qu'elle est chimiquement pure.

« Cette fois, il ne put dissimuler sa surprise...

— *Pas mal !* déclara-t-il, en me regardant avec attention.

« Puis, voulant sans doute, pousser l'épreuve à fond, il poursuivit :

— Comment avez-vous procédé pour reconnaître ce microorganisme ?

— *Encore que l'agent pathogène qu'est le méningocoque ressemble à s'y méprendre, surtout quand il est intracellulaire, au gonocoque, il ne pouvait y avoir erreur en l'occurrence.*

— Pourquoi ? insista-t-il.

— Parce que, répondis-je, la préparation que je viens d'examiner se présente sous la forme de

« cocci » en grains de café, lesquels sont accolés deux à deux.

« Cette fois, l'épreuve dut être concluante ; car, tout en me tendant la main, il me déclara :

— C'est parfait, et je vous accepte au nombre de mes assistants.

« Puis, s'adressant à Franz Wolfram qui, m'ayant accompagné chez lui, avait assisté impassible à la « colle » que je venais de subir, il lui dit :

— Vous allez conduire M. Jacobus Hirtz au laboratoire n° 4, où il fera équipe, en attendant mieux, avec ce pauvre Karl Blumenschaft dont, vraiment, je ne sais plus que faire.

« Et, se tournant vers moi, il ajouta :

— *Le chimiste auquel je viens de faire allusion est un préparateur de tout premier ordre auquel je tiens beaucoup.*

« *Malheureusement, les brimades dont il a été l'objet, les « nasardes » incessantes qu'il reçoit, l'ont rendu aux trois quarts fou.*

« *Cet homme, qui était un garçon exquis, toujours prêt d rendre service, est devenu l'être le plus sauvage, le plus atrabilaire qui se puisse concevoir.*

« *Je vous recommande de le prendre sous votre protection, d'interdire d vos collègues de lui infliger de nouvelles brimades, de vous montrer bon et secourable pour lui.*

« *J'ai bien peur, en effet, qu'il ne devienne enragé pour peu que continue la série de farces stupides, méchantes même, dont, quotidiennement, il est victime.*

« *Je le connais suffisamment pour savoir que le jour où il se fâchera, il y aura très certainement du vilain.*

« Gustav Holzrath ne croyait pas si bien dire...

« Quelques jours plus tard, en effet, il y eut du vilain...

« Mais, n'anticipons pas... »

IV

Où James Nobody se livre à un exercice peu banal...

Le laboratoire n° 4, auquel je venais d'être affecté par le professeur Gustav Holzrath, était situé à côté de son propre laboratoire et n'en était séparé que par un corridor de 2 mètres de large et de 20 mètres de long.

1 — Pour obtenir de forts grossissements, on interpose entre l'objectif et la lame de verre une goutte d'huile de cèdre qui a le même indice de réfraction que le système lenticulaire de l'objectif.

Il avait l'aspect d'un hall rectangulaire immense au centre duquel se trouvait une table recouverte de zinc, laquelle supportait en son milieu des étagères surchargées de fioles multicolores, d'éprouvettes et de cornues, tandis que, sur ses bords, et pour ainsi dire à la portée de la main, s'élevaient de 2 mètres, en 2 mètres, des microscopes perfectionnés.

Autour de la salle, jouxtant le mur, se trouvaient d'autres tables où, par équipes de deux, travaillaient chimistes et préparateurs au nombre d'une centaine.

Quand j'entrai dans cette salle en compagnie de Franz Wolfram, ils me dévisagèrent longuement, puis sans se permettre la moindre réflexion, ils se remirent au travail.

Je compris que, de même que dans les prisons, dans cette salle, le silence était de rigueur...

En eussé-je douté qu'une pancarte énorme, suspendue aux poutrelles du plafond, m'en eût informé sur-le-champ.

Sans mot dire, je suivis jusqu'à la place qui m'était destinée et qu'occupait déjà en partie Karl Blumenschaft, mon introducteur, lequel nous présenta l'un à l'autre.

Ainsi qu'il était aisé de le prévoir, Karl Blumenschaft m'accueillit assez fraîchement.

Après m'avoir serré la main comme à regret, me désignant la table qu'il occupait, sur un ton rogue, qui me déplut souverainement, il se borna à me dire :

— Mettez-vous là ; vous allez m'aider...

— Très volontiers, répondis-je en arborant mon sourire le plus aimable.

Et quand j'eus passé par-dessus mes vêtements la grande blouse blanche, insigne de « notre » profession, plus aimablement encore, je demandai :

— Que dois-je faire ?

Sensiblement radouci, il me répondit, en m'indiquant une multitude de petites fioles qui se trouvaient sur la table :

— Oh ! vous savez, cela n'a rien de sorcier ! Il s'agit de doser et de placer, dans chacune de ces fioles, 50 grammes de la poudre que voilà.

Ce disant, d'un geste du menton, il me montra un immense bocal rempli d'une poudre blanche de l'aspect le plus inoffensif.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je, tout en prenant sur la table une spatule et en, approchant de moi une balance de précision.

Comme s'il se fut agi d'une chose très ordinaire,

il me répondit :

— C'est du sulfate de strychnine !

— *Herr Gott !* m'exclamai-je, ahuri ; mais c'est là l'un des produits les plus toxiques qui soient.

— Je n'en disconviens pas, répondit-il paisiblement. Aussi ne saurais-je trop vous conseiller de n'en pas absorber la moindre parcelle. Vous pourriez en mourir en quelques minutes.

— Je le sais, fichtre bien, répondis-je encore sous le coup de la surprise que je venais d'éprouver.

— Seriez-vous donc de la partie ? me demanda-t-il, en posant sur moi son regard, qu'alourdisait une paire de lunettes énormes.

— Mais oui, répondis-je en souriant. C'est pourquoi je suis surpris de vous voir manipuler avec une telle insouciance un produit d'une telle nocivité.

Il eut un haussement d'épaules terriblement significatif ; puis, lentement, il répondit :

— Bah ! Il n'y a pas lieu de « s'en faire », car, si le sulfate de strychnine tue, le canon de 75 tue encore mieux ! Et, à tout prendre, mieux vaut être ici que sur le front. En prenant quelques précautions, on a du moins des chances de s'en tirer.

— C'est évidemment un point de vue qui se peut défendre, répondis-je en riant. Toutefois, laissez-moi vous dire que, à mon humble avis, mieux vaudrait manipuler autre chose.

Il eut un sourire bizarre et, après avoir jeté autour de lui un regard circonspect, à voix basse et en se penchant vers moi, il répondit :

— Soyez assuré, cher collègue et très honoré monsieur que, d'ici quelques jours, si Dieu veut, votre avis sera partagé par l'ensemble du peuple britannique.

Je pris un air surpris...

— Pourquoi cela ? demandai-je. Se frottant les mains d'un air de jubilation intense, à voix plus basse encore, il me déclara :

— Parce que, grâce à cette poudre que vous allez doser, grâce aussi à quelques autres ingrédients tout aussi nocifs, mais dont seul à le secret notre chef vénéré, le professeur Gustav Holzrath, dans quelques jours, l'Angleterre, affolée, tombera à genoux et demandera merci !

Simulant la joie la plus vive, je murmurai :

— *Sakrament !* Puissiez-vous dire vrai !

— Que ce secret ne sorte pas d'entre nous, surtout ! Dans ce laboratoire, je suis seul à le connaître.

— Vous pouvez être tranquille ; ce n'est pas moi qui irai le révéler, déclarai-je. Mais, dites-moi, en quoi consiste donc ce secret ?

Longuement, Karl Blumenschaft me regarda, comme s'il eût voulu s'assurer si, vraiment, j'étais digne de sa confiance.

Puis, rassuré sans doute par mon air inoffensif, après avoir jeté autour de lui un nouveau coup d'œil, il me répondit :

— A quel hôtel êtes-vous descendu ?

— Au « Berliner-Hof ».

— Voilà qui est parfait, car cet hôtel est également le mien. Vous y prenez vos repas ?

— Bien sûr !

— En ce cas, vous vous mettez à ma table et, tout en déjeunant, je vous exposerai les raisons qui me donnent lieu d'espérer que, bientôt, cette horrible guerre aura pris fin. En attendant, mettons-nous au travail, car, si on nous surprenait à bavarder de la sorte, il pourrait nous en cuire...

Quand sonnèrent 11 heures, nous partîmes ensemble pour l'hôtel où, déjà, nous avaient précédé la plupart de nos collègues du laboratoire.

Avisant une petite table, laquelle était encore libre, nous y prîmes place sous les regards ironiques de ces messieurs qui, attachés pour la plupart à l'armée, portaient, comme Karl Blumenschaft et moi, l'uniforme.

Sauf Karl Wolfram qui portait les insignes de capitaine, nous étions tous assimilés au grade de lieutenant, ce qui nous mettait sur le pied de la plus parfaite égalité.

C'est pourquoi, sans doute, l'un de nos collègues, — un géant roux à la face bestiale et aux muscles énormes, — voulut se permettre une plaisanterie d'un goût douteux à notre égard.

Se levant de table, il vint vers nous et, s'adressant à Karl Blumenthal qui, mièvre et chétif, l'avait regardé venir en tremblant, il lui dit :

— Je constate, lui dit-il, que, agissant avec votre habituelle goujaterie, et nous tenant probablement pour moins que rien, vous avez omis de nous présenter notre nouveau collègue. Ceci mérite une punition.

Ce disant, il s'empara du verre de bière qui se trouvait devant Karl Blumenschaft et, d'un geste rapide, il en jeta le contenu par la fenêtre.

Après quoi, d'un ton rogue, il poursuivit au milieu des rires de l'assistance :

— Pour vous apprendre la politesse, je vous

condamne à boire de l'eau pendant huit jours.

Puis, se tournant vers moi, insolemment, il me demanda :

— Que pensez-vous de cette sanction ? N'est-elle pas méritée ?

Le fixant avec une insolence égale à la sienne, je me levai et, après l'avoir toisé avec dédain :

— Je pense, Monsieur, lui répondis-je avec le plus grand calme, que s'il se trouve un goujat dans cette salle, celui-là ne s'appelle sûrement pas Karl Blumenschaft.

— Ce qui veut dire ? demanda-t-il narquois...

— Ce qui veut dire, fis-je, posément, que ce goujat, c'est vous ! Le colosse pâlit...

— Oh ! oh ! s'exclama-t-il, furieux, tout en s'approchant de moi. Oh ! oh ! Monsieur est sans doute venu à Malhem pour y faire la loi ?

— Pas le moins du monde ! répondis-je vivement. Mais, j'ai horreur des gens qui, comme vous, abusent de leur force pour terroriser ceux qui, étant plus faibles qu'eux, sont incapables de se défendre.

— Pas, possible ! gouailla-t-il...

— C'est tellement possible, déclarai-je froidement, que ces gens-là, s'ils commettent l'imprudence de se manifester en ma présence, j'ai pour habitude de les corriger.

Cette fois, dans la salle, personne ne riait plus...

— A condition qu'ils se laissent faire ! éructa mon interlocuteur, les yeux hors de la tête. Or, sachez ceci : ici, c'est moi qui ai l'habitude de corriger les autres !

Je haussai les épaules avec dédain et, sans plus m'occuper de lui que s'il n'avait jamais existé, m'adressant au maître d'hôtel, — lequel n'était autre que Jean Rochereau, je lui dis :

— Veuillez avoir l'obligeance, je vous prie, de servir un autre verre de bière à M. Karl Blumenschaft. Et, martelant les mots, j'ajoutai :

— Il demeure entendu, n'est-ce pas, que ce second verre de bière, ce n'est pas lui qui le paiera, mais bien l'individu que voilà...

Ce disant, l'index pointé vers lui, je désignai à Jean Rochereau mon interlocuteur qui, de blême qu'il était, était devenu livide.

Quand le verre eut été placé en face de Karl Blumenschaft, je dis à ce dernier, de manière à être entendu de tout le monde :

— Buvez en toute tranquillité, cher ami ; je vous donne l'assurance que personne, ici, ne s'y

opposera.

— Personne, sauf moi, ricana le colosse. Je rivai mes yeux sur les siens...

— Si vous êtes un homme, lui répondis-je, essayez de toucher à ce verre.

— Ah ! ça, fit-il, hargneux, vous voulez donc que je vous envoie coucher ce soir à l'hôpital ? Et, mettant sa menace à exécution, il avança la main pour s'emparer du verre. Mais ce geste, il ne l'acheva pas...

D'un direct placé au bon endroit, je l'envoyai au sol...

— Vous m'avez pris en traître, hurla-t-il, en se relevant péniblement. Mais cela ne va pas en rester là ! Mettez-vous en garde !

— Mais, avec plaisir, répondis-je.

La scène qui suivit fut d'un comique intense...

Ne connaissant rien au noble art de la boxe⁽¹⁾, mon adversaire me portait des coups que je parais avec aisance, mais dont le moindre, s'il m'eût atteint, m'eût assommé.

Par contre, ceux que je lui portais soit à la figure, soit au corps, arrivaient au but avec une régularité mathématique.

L'assistance trépignait de joie...

Terrorisée depuis toujours par l'homme que, devant elle, je corrigeais de la sorte, un revirement s'était produit en elle et, maintenant, elle le brocardait de son mieux.

Le colosse, il est vrai, était horrible à voir.

Les yeux pochés, le nez en compote, la face zébrée d'ecchymoses qui, après avoir été d'un rouge vif devenaient d'un bleu violacé, la bouche tuméfiée ; il n'avait plus figure humaine...

Pourtant, il ne s'avouait pas vaincu...

Solide comme un roc, il envoyait dans ma direction, mais à travers l'espace, des coups de plus en plus furieux.

N'étant pas venu là pour me donner en spectacle et le temps qui nous était imparti pour déjeuner étant strictement limité, je résolus d'en finir.

Ce fut tôt fait...

Atteint sous, le menton, à hauteur de la glotte, il s'écroula lourdement.

On l'emporta évanoui...

Il n'y eut personne pour le plaindre...

— Maintenant, dis-je, en m'adressant à Jean Rochereau, veuillez faire passer la suite, car des

exercices comme celui auquel je viens de me livrer aiguïssent plutôt l'appétit.

Cette sortie, encore qu'elle n'eût rien de très spirituel, provoqua le fou rire...

Quant à Karl Blumenschaft, il avait les larmes aux yeux...

Pour la première fois de sa vie, peut-être, il venait de se découvrir un ami...

Il n'en demeurerait pas moins que s'il m'avait été donné de vérifier une fois de plus que les Allemands ne s'inclinent que devant la force, — l'attitude servile de ceux qui se trouvaient là était symptomatique à cet égard, je n'en avais pas moins été privé des confidences que s'était proposé de me faire Karl Blumenschaft.

Lui proposer de me les faire à la suite de ce lamentable incident, eût été folie.

Aussi, n'insistai-je pas...

Ainsi que vous l'allez voir, je ne perdis rien pour attendre.

Car, quand vint le soir, voici ce qu'il me conta.

V

Où James Nobody apprend de fort intéressantes nouvelles, et ce qui s'ensuit...

— Encore que mon nom sente la rotture à plein nez, me déclara-t-il en souriant, je ne suis pas ce que je parais être. En réalité, je suis le fils du général comte Hermann von Blumenschaft, commandant de la 5^e division de cavalerie de la Garde.

« La myopie dont je suis atteint m'a interdit l'accès de la carrière militaire et mon goût particulier m'a plutôt porté vers les sciences que vers la diplomatie, dans laquelle cependant, grâce aux hautes relations que possède ma famille et à l'ancienneté de notre maison, j'aurais pu faire une carrière des plus honorables.

« Quoiqu'il en soit, au lendemain de la déclaration de guerre, je n'en fus pas moins incorporé dans la réserve du corps de santé où, grâce à mon diplôme d'ingénieur chimiste, on me donna le grade de lieutenant.

« Depuis, je suis attaché au laboratoire de recherches de Malhem où je vivrais parfaitement heureux, si des êtres stupides, dans le genre de celui que vous avez corrigé ce matin, ne s'ingé-

1 — C'est un Anglais qui parle...

niaient à me rendre la vie intenable.»

— J'espère que la leçon aura servi, interrompis-je et que, désormais, on vous laissera tranquille.

— Je l'espère également, répondit-il ; car, dans le cas contraire je me verrais obligé de sévir, et cela avec une dureté dont nos collègues ne se peuvent faire la moindre idée.

Cela fut dit sur un tel ton que je compris que, le cas échéant, Karl Blumenschaft n'hésiterait pas à mettre à exécution son épouvantable projet.

Aussi me promis-je de le surveiller avec soin...

— En ce qui concerne le secret dont il a été question entre nous ce matin, poursuivit-il, je puis vous donner l'assurance qu'il est d'une nature telle que, vraisemblablement, il changera totalement la face des choses.

«Ainsi que vous le savez, la situation est loin d'être brillante sur le front.

«Pressé de toutes parts, attaqué sur tout l'ensemble du front par des troupes supérieures en nombre, que soutient une artillerie formidable et que précède une nuée de tanks, Ludendorff, qui ne dispose plus que de troupes fatiguées, vient de subir le 15 juillet, en Champagne, un échec de première grandeur.

«La vérité est que les deux tiers des armées qu'il avait lancées contre Gouraud, ont été massacrés par ce dernier.

«Profitant du désarroi causé par cet échec parmi nos troupes, Foch et Mangin ont ensuite déclenché une attaque de grand style en direction de Soissons et de Neuilly-Saint-Front, tant et si bien que le 21 juillet nous avons dû repasser la Marne et abandonner Château-Thierry.

«Pour comble de malheur, Debeney et Rawlinson enlèvent Mezières et Montdidier, tandis que prenant à revers von Hutier, le général Humbert conquiert de haute lutte le massif de Lassigny.»

Surpris et ravi tout à la fois, car la presse allemande, — la seule à qui je pus m'en référer, — se gardait bien de porter tous ces échecs à la connaissance du public, j'avais écouté en silence l'exposé que venait de me faire Karl Blumenschaft.

Pensant qu'il avait terminé, je murmurai, l'air navré :

— Mais, en ce cas, c'est une véritable catastrophe qui s'abat sur nous !

Karl Blumenschaft hocha tristement la tête...

— Vous pouvez même dire qu'il s'agit d'un dé-

sastre, car les Alliés ne s'en sont pas tenus là.

— Comment ! fis-je ; ils ont remporté d'autres victoires ?

— Vous allez en juger. Ludendorff ne pouvant plus tenir le coup, décide le 20 août de se replier sur Roye. Le mouvement était à peine commencé que Mangin fonçait avec ses coloniaux sur l'Ailette et que Rawlinson et Byng, tombant du haut des plateaux de l'Ancre sur l'armée de von der Marwitz, l'écrasaient au sens propre du mot, et débordaient Bapaume.

«C'est alors que Ludendorff ordonna, à la date du 28 août, la retraite sur la ligne Hindenburg. Cependant, Foch, poursuivant son offensive foudroyante, s'emparait de Noyon, Chauny, Ham, Bapaume et Péronne.

«Diminuée de 130.000 prisonniers, ayant perdu 2.000 canons et 14.000 mitrailleuses, notre armée qui, maintenant, s'est réfugiée dans la ligne Hindenburg, n'en couvre pas moins, — pour combien de temps encore ? — Douai, Cambrai, Saint-Quentin et Laon.

«Elle tient, certes ! Elle tiendra même jusqu'au bout ! Mais, ainsi que me le disait mon père, dimanche dernier, si le Ciel ne fait pas un miracle en notre faveur, notre armée qui, déjà, a tant souffert et dont les effectifs fondent à vue d'œil, est irrémédiablement vouée à la défaite.»

— Ce serait terrible ! murmurai-je.

— C'est pourquoi, il ne faut pas que cela soit, poursuivit Karl Blumenschaft, et, grâce à Dieu, cela ne sera pas !

— Comment ! m'exclamai-je. Malgré tous les échecs que nous venons de subir, il vous reste encore quelque espoir ?

Karl Blumenschaft haussa les épaules et, cynique, déclara :

— Il y a toujours moyen de s'arranger et, puisque, décidément, le Ciel semble se prononcer contre nous, nous allons faire en sorte de lui forcer la main et de lui imposer notre volonté.

— *Deutschland über alles !* murmurai-je, en réprimant avec peine l'hilarité que suscitait en moi cette peu banale déclaration.

— Exactement ! fit-il avec un sérieux inimitable...

— Comment comptez-vous atteindre ce résultat, car, enfin, pour remédier à une situation pareille, il faut disposer de moyens colossaux ?

Karl Blumenschaft me regarda, hilare ; puis, simplement, répondit :

— Nous allons mettre en application sans plus tarder, l'axiome bien connu : Aide-toi, le Ciel t'aidera !

— Autrement dit ? insistai-je.

— Eh bien ! fit-il, en souriant, nous allons tout simplement exterminer le peuple britannique.

— Tout simplement ! gouaillai-je...

— Oh ! non ! Vous pensez bien que nous ne nous arrêterons pas en aussi beau chemin. Dès que l'Angleterre aura capitulé, nous ferons subir à la France un sort identique. Après quoi, viendra le tour de l'Italie !

Cette fois, je fus pris du fou rire...

Karl Blumenschaft me considéra avec surprise et, sincèrement peiné, me demanda :

— Ai-je donc dit quelque chose de risible ?

— Je vous demande pardon ! répondis-je, en m'efforçant de reprendre mon sérieux ; mais à la pensée de la surprise que vont éprouver nos irréductibles adversaires, je n'ai pu dominer cet intempestif accès de gaieté.

Après quoi, j'ajoutai aussitôt :

— Si j'ai bien compris, le plan élaboré en haut lieu consisterait à dépeupler l'Europe ?

— C'est cela même !

— Quel moyen comptez-vous donc employer pour obtenir ce résultat ?

Il n'eut pas une seconde d'hésitation...

Il n'y en a pas trente-six, me répondit-il, froidement ; il n'y en a qu'un : l'« *Holzrathite* » !

— *Bone Deus* ! Qu'est-ce que cela ? m'écriai-je, en simulant l'ahurissement le plus complet... Modeste, il répondit :

— Cela, je ne saurais vous le dire. Toutefois, je ne crois pas trop m'avancer en vous disant qu'il s'agit là d'un produit, auprès duquel la panclastite elle-même ferait figure de parente pauvre.

Il s'agit, sans doute, d'un nouvel explosif ?

— Pas que je sache ! fit-il, perplexe. D'après ce que j'ai cru comprendre, il s'agit au contraire d'un mélange d'une toxicité extrême, dans lequel entrerait pour partie le sulfate de strychnine que nous avons précisément pour mission de doser et qui, placé à l'intérieur de bombes d'un nouveau modèle, serait lancé simultanément sur les positions qu'occupent actuellement les Anglais et sur les grosses agglomérations britanniques.

Cette fois, la menace prenait corps : elle se précipitait...

Aussi, m'exclamai-je, sincèrement ému :

— Vous êtes sûr de cela ?

Paisiblement, il me répondit :

— Je tiens la nouvelle de mon père, lequel est aussi bien informé que possible, puisqu'il a assisté au Conseil de guerre que présidait Sa Majesté et au cours duquel la décision a été prise d'employer, dès que possible, ce que, par euphémisme, on a appelé : l'arme bactériologique.

— Mais cela va être effroyable ! m'écriai-je.

— Bah ! Croyez-vous ? fit-il, en souriant. Je crois, au contraire, que cela ne le serait qu'au cas où on nous ferait subir des représailles identiques.

— Parbleu ! Mais, ces représailles, ne les a-t-on pas prévues en haut lieu ?

— Pourquoi prévoir ce qui en aucun cas ne saurait se produire ? me répondit-il gaiement.

— En êtes-vous aussi sûr que cela ?

— Mais oui, fit-il, car, pour supposer le contraire, il faudrait admettre *a priori* que, grâce à leurs espions, les Alliés auraient réussi à se procurer le produit que prépare actuellement ce « génie » qu'est notre maître vénéré, le professeur Gustav Holzrath.

Et, s'animant peu à peu, il poursuivit :

— Or, grâce à des renseignements tout à fait récents et provenant de sources diverses, mais indiscutablement sûres, nous savons à n'en pouvoir douter que les Alliés en sont encore à la phase des gaz asphyxiants.

« Nous savons également qu'ils ne soupçonnent même pas l'existence de l'arme bactériologique que nous comptons employer contre eux.

« Cela est si vrai que, moi-même, qui pourtant collabore depuis quatre ans aux recherches effectuées par le professeur Gustav Holzrath, j'ignorais tout du résultat qu'il cherchait à atteindre.

« Si j'ai appris la vérité à ce sujet, c'est uniquement parce que mon père a cru devoir me la révéler ».

Et, gouailleur, il ajouta :

— Donc, si vous admettez en principe que, si, moi, — qui suis le plus ancien assistant du professeur Gustav Holzrath, et qui, somme toute, suis mieux placé que quiconque pour savoir ce qui « se mijote » dans son laboratoire, — j'ignorais tout de ce secret, vous devez admettre également qu'il n'y a aucune chance pour que les Alliés le connaissent.

— C'est évident ! répondis-je, sans rire ; car, admettre le contraire, ce serait admettre *ipso facto*

qu'un agent de l'ennemi aurait réussi à s'introduire ici.

Karl Blumenschaft pouffa...

— Vous savez bien que c'est impossible, fit-il, en riant à ventre déboutonné, car n'entre pas à Malhem et encore moins au « Kaiser Wilhelm der Grosse Institute » qui veut.

L'air profondément convaincu, je répondis :

— Diable ! Je pense bien ! J'en sais quelque chose !

Nul, en effet, ne pouvait le savoir mieux que moi...

Même pas Karl Blumenschaft qui, pourtant, savait tant de choses.... -

VI

Où James Nobody se fâche...

Étant en possession de ce formidable secret, et ne sachant pas très exactement comment allaient tourner les choses, dès le lendemain, j'étudiai le moyen de pénétrer à l'intérieur du laboratoire central, où des centaines d'ouvriers, dirigés par des ingénieurs chimistes, transformaient les matières premières en produits de base.

J'avais appris, en effet, que c'est dans ce laboratoire que se traitait la noix vomique, d'où on extrayait ces deux alcaloïdes que sont la strychnine et la brucine.

Je savais également que c'est dans un bâtiment mitoyen à ce laboratoire qu'étaient entre posées dans d'immenses bocalux les quantités extraites de ces redoutables produits.

Décidé à les « saboter », coûte que coûte, quand vint midi, je prétextai une invitation en ville et, tandis que « mes » collègues s'en allaient déjeuner, je m'enfermai dans les water-closets, attendant avec impatience que le dernier d'entre eux ait disparu.

Je patientai un quart d'heure, puis, m'étant assuré que le laboratoire était désert, je sortis de ma cachette et, le plus naturellement du monde, salué au passage par les sentinelles, je me dirigeai vers le laboratoire central où, délibérément, j'entrai.

Il ne s'y trouvait personne...

Tous les produits étant méthodiquement rangés et minutieusement étiquetés, j'eus tôt fait de découvrir le compartiment des sels et, parmi ceux-

ci, les sels de fer, d'argent et de plomb que j'y étais venu chercher.

J'en prélevai une quantité énorme dans chaque case et me dirigeant ensuite vers la « réserve », je mélangeai ces sels au sulfate de strychnine déjà préparé⁽¹⁾.

Après quoi, j'en fis autant pour chacun des bocalux destinés aux différents laboratoires du professeur Gustav Holzrath.

Ainsi traité, le sulfate de strychnine perdait énormément de sa valeur toxique, et il y avait de fortes chances pour que le mélange préparé par le professeur Gustav Holzrath devint inutilisable où, tout au moins, inopérant...

Je regagnai ensuite le laboratoire n° 4, c'est-à-dire celui auquel j'étais affecté, et, de la même façon, je « sabotai » le sulfate de strychnine que contenaient les bocalux mis à la disposition de « mes » collègues.

J'étais loin de me douter certes, que, à ce moment précis, le « *Berliner-Hoff* » était le théâtre d'une scène aussi odieuse que révoltante.

En effet, mettant à profit mon absence, Hugo Holzer — ainsi s'appelait le colosse roux, mon adversaire de la veille — s'était livré sur l'infortuné Karl Blumenschaft à d'inqualifiables voies de fait.

Non seulement il l'avait frappé avec la dernière brutalité, mais, par surcroît, l'ayant jeté à terre, il lui avait martelé la figure à coups de bottes.

Et personne ne s'était interposé pour mettre fin à cette scène de sauvagerie...

Ce n'est qu'à l'heure de la rentrée aux laboratoires que j'appris cette nouvelle.

L'air embarrassé de « mes » collègues, les regards « en dessous » qu'ils me jetèrent en regagnant leurs places, me firent pressentir, dès l'abord, qu'il « y avait anguille sous roche ».

Vers 3 heures, voyant que, contrairement à son habitude, — car il était la ponctualité même, — Karl Blumenschaft n'était pas encore arrivé, je me tournai vers l'un des chimistes qui prenait ses repas au même hôtel que nous, et je lui demandai des nouvelles de l'absent.

Tout d'abord, il ne me répondit que par de vagues onomatopées ; mais, devant mon insistance, il dut m'avouer la vérité.

Quand j'appris que, de même que ses collègues, il n'était pas intervenu pour mettre fin à cette

1 — Il y a, en effet, « incompatibilité » entre ces sels et le sulfate de strychnine.

scène atroce, je lui reprochai en termes amers sa lâcheté et je lui déclarai tout net.

— Désormais, vous voudrez bien vous dispenser de me tendre la main, car j'aurai le regret de la refuser. Quant à Hugo Holzer, je me réserve de lui faire voir de quel bois je me chauffe.

— Prenez garde ! me répondit-il ; il est armé et, se sachant plus faible que vous, il nous a formellement déclaré que si vous lui cherchiez noise, il vous abattrait sans la moindre hésitation.

Nous verrons bien, répondis-je ; en tout cas, il peut être assuré que, dès ce soir, s'il ose se présenter devant moi, qu'il soit armé ou non, il aura ma main sur la figure et mon pied au derrière.

Puis, ayant quitté le laboratoire je me fis annoncer chez le professeur Gustav Holzrath, auquel je fis part des incidents dont le malheureux Karl Blumenschaft avait été la victime

— C'est épouvantable ! s'exclama-t-il en levant les bras au ciel, et je ne saurais trop vous féliciter d'être ainsi intervenu en faveur de cet infortuné.

Puis, après avoir réfléchi quelques secondes, il ajouta :

— Que comptez-vous faire ?

— Mais il me semble qu'aucune hésitation n'est possible. Je vais me rendre de ce pas, accompagné d'un médecin, auprès de Karl Blumenschaft.

— Parfait ! Et ensuite ?

— Ensuite ? Je vais me mettre à la recherche de Hugo Holzer pour lui infliger la leçon qu'il mérite ; car j'estime qu'un tel forfait ne peut demeurer impuni.

Se tournant vers moi, Gustav Holzrath me déclara :

— Je vous prie, — et au besoin, je vous ordonne, — de n'en rien faire.

— Pourquoi cela ? demandai-je, ébahi...

— Parce que cela me regarde.

Et, voyant que je demeurais indécis, haussant le ton, il ajouta :

— Je vous donne ma parole que, dès ce soir, Hugo Holzer, — auquel j'inflige d'ores et déjà soixante jours d'arrêt, — sera en route pour le front. Puisqu'il a envie de se battre ; là-bas il pourra satisfaire son envie tout à son aise.

Rasséréné par cette promesse qui me donnait amplement satisfaction, puisque l'envoi au front par mesure disciplinaire comportait, en quelque cas que ce fut, l'affectation du puni dans un régiment d'infanterie en première ligne, je demandai

au professeur :

— Puis-je disposer ?

— Non pas ! fit-il vivement ; je vous accompagne ! Je tiens essentiellement à me rendre compte par moi-même de l'état dans lequel se trouve Karl Blumenschaft.

Hélas ! Le pauvre diable était plutôt mal « arrangé »...

Nous arrivâmes au moment précis où le docteur qu'avait été relancer, non ses camarades, mais Jean Rochereau lui-même, effectuait son pansement, et nous pûmes constater qu'il avait littéralement la figure en bouillie.

Dès que nous entrâmes dans la chambre, le docteur se tourna vers nous et, reconnaissant le professeur Gustav Holzrath, il s'inclina profondément devant lui.

Posant sur lui son regard, ce dernier lui demanda en montrant le blessé :

— Eh ! bien ! qu'en pensez-vous ?

— Pas grand'chose de bon ! répondit le docteur en se penchant vers nous. Non seulement le vomer⁽¹⁾ est brisé, la plupart des dents sont cassées ; mais je crains fort que les deux yeux ne soient gravement atteints par des éclats de verre provenant des lunettes que portait ce malheureux.

Puis, à voix basse, il ajouta :

— D'autre part, le blessé a reçu dans la région du cœur un coup de talon porté avec une telle force que je me vois obligé de formuler les plus expresses réserves quant aux suites qui pourraient en résulter.

— Mais alors, s'écria le professeur Gustav Holzrath, indigné, il ne s'agit nullement d'un pugilat, mais bien de coups pouvant entraîner la mort !

— C'est entièrement mon avis ! répondit le docteur.

— Vous établiriez un rapport en ce sens ?

— Sans la moindre hésitation, car j'estime qu'il s'agit là d'une véritable tentative de meurtre.

— Bien ! fit le professeur...

Et, sans plus attendre, s'adressant à Jean Rochereau qui, impassible en apparence, avait écouté ce dialogue :

— Veuillez avoir l'obligeance, lui demanda-t-il, de téléphoner au « Kaiser Wilhelm der Grosse Institute » afin qu'on prévienne le capitaine Franz

1 — Os constituant la partie postérieure de la cloison nasale.

Wolfram que je le prie de venir me rejoindre ici immédiatement.

Cinq minutes plus tard, Franz Wolfram était là...

— Vous allez, lui dit le professeur, vous mettre immédiatement à la recherche de l'officier chimiste Hugo Holzer, et dès que vous l'aurez trouvé, vous l'incarcérerez, à la prison civile.

— Sous quelle inculpation et par quel ordre ? demanda Franz Wolfram.

— Par mon ordre et sous l'inculpation de tentative de meurtre.

— Bien ! répondit le policier, qui s'en fut aussitôt.

— S'adressant ensuite au docteur, Gustav Holzrath lui demanda :

— Que comptez-vous faire du blessé ?

— Je vais le faire évacuer d'urgence sur l'hôpital.

A peine le docteur avait-il formulé cette réponse que, d'une voix faible, à peine perceptible, Karl Blumenschaft déclara :

— Je m'y oppose absolument. Je tiens essentiellement, pour des raisons personnelles, à être soigné ici même.

Nous nous regardâmes surpris...

— Pourquoi cela, mon enfant ? demanda le professeur en se penchant affectueusement sur lui. Vous vous rendez compte, cependant, qu'il est matériellement impossible de vous donner ici, dans cette chambre, les soins que nécessite votre état.

— Je n'en disconviens pas, répondit Karl Blumenschaft ; mais je prends la responsabilité pleine et entière de ce qui en pourra résulter. J'ajoute que si vous persistez dans votre intention de me faire transporter soit dans une clinique, soit à l'hôpital, je télégraphierai immédiatement à ma mère de venir me chercher.

Et avec un sourire navrant, il ajouta :

— Or, vous savez, mon cher professeur, — vous qui la connaissez bien, — ce qui se produirait si ma mère apprenait l'attentat dont je viens d'être l'objet. Ce n'est pas elle qui viendrait, mais bien mon auguste marraine, Sa Majesté l'impératrice en personne.

« Et dame ! Elle n'est pas tendre ma marraine quand elle s'y met... »

Le docteur et moi, nous nous regardâmes stupéfaits... .

Quant à Gustav Holzrath qui, évidemment, savait à quoi s'en tenir relativement à la véritable personnalité de Karl Blumenschaft, il ne broncha pas.

Après s'être absorbé quelques instants en lui-même, il déclara :

— Soit ! Ainsi que vous en exprimez le désir, et bien que je ne comprenne pas le mobile qui vous fait agir de la sorte, vous serez soigné ici.

Puis, s'adressant au docteur, il lui dit :

— Veuillez agir en conséquence.

Le docteur, bien que n'étant pas encore revenu de la surprise qu'il venait d'éprouver, s'inclina et répondit :

— Soyez sans inquiétude, maître ; le nécessaire sera fait et bien fait. Je m'en porte garant.

C'était là une bien piètre garantie, ainsi que l'on va s'en rendre compte...

VII

Où James Nobody s'occupe...

Bien qu'il fût d'apparence débile, Karl Blumenschaft possédait une constitution de fer ; aussi se rétablit-il assez rapidement.

Non seulement il ne perdit pas la vue, ainsi que l'avait craint de prime abord le docteur, mais par surcroît, il ne se ressentit en rien du coup terrible qu'il avait reçu dans la région du cœur.

Encore qu'il eût la tête enveloppée d'un pansement, — car, si tout allait bien par ailleurs, les plaies de la face étaient encore en voie de cicatrisation, — maintenant, il se levait et, tantôt appuyé sur mon bras, tantôt appuyé sur celui de Jean Rochereau, il s'efforçait de faire quelques pas dans sa chambre.

Huit jours après l'attentat dont il avait été victime, il put enfin descendre au jardin où, étendu sur une chaise longue, il passa la plus grande partie de la journée.

Rassuré, le docteur renvoya la garde-malade et se fit remplacer auprès de Karl Blumenschaft par un de ses internes.

De mon côté, j'avais repris mes occupations au « Kaiser Wilhelm der Grosse Institute », où chaque matin, dès mon arrivée, j'allais donner des nouvelles du blessé au professeur Gustav Holzrath.

Or, un beau matin, je le trouvai en proie à une agitation fébrile. Dans son laboratoire, si bien entretenu d'habitude, tout était bouleversé. Bocaux, éprouvettes, cornues, appareils, gisaient en vrac

sur le sol et, grimpé sur une échelle, le professeur von Schmulh, son adjoint, semblait procéder à l'inventaire des fioles et des bocaux qui se trouvaient sur les étagères.

Toutefois, dès qu'il m'aperçut, Gustav Holzrath vint vers moi la main tendue, et encore qu'il ne put dissimuler l'inquiétude qui, visiblement, le dominait, me demanda sur un ton des plus amènes, des nouvelles de « mon » ami.

Je lui donnai immédiatement les apaisements nécessaires à cet égard ; après quoi, jetant un coup d'œil sur le bric-à-brac qui nous entourait, je lui demandai :

— Que se passe-t-il donc ? Y aurait-il eu, ici, un accident ?

L'air navré et projetant vers le ciel ses grands bras, il s'exclama :

— *S'il ne s'agissait que d'un accident, vous ne me verriez pas dans cet état. Au vrai, tel que vous me voyez, je suis et la recherche d'une préparation qui a disparu de ce laboratoire de la façon la plus mystérieuse qui se puisse concevoir.*

Et, comme je le regardais, surpris, il poursuivit :

— *Ainsi que vous le savez, personne, — même pas le professeur von Schmulh, mon assistant, — n'a le droit de pénétrer ici en mon absence. La clé de cette pièce ne me quitte pas et, comme il vous est facile de vous en rendre compte, les fenêtres sont protégées à l'extérieur par des barreaux de fer d'une solidité à toute épreuve.*

« Ces mesures se justifient par l'importance des travaux qui s'effectuent ici et par la toxicité des produits que j'emploie.

« Il en est qui sont d'une virulence telle, QU'IL SUFFIT DE LES RESPIRER POUR QUE LA MORT S'ENSUIVE AUSSITÔT. D'autres sont à ce point dangereux, qu'une goutte, — UNE SEULE, VOUS M'ENTENDEZ ? — si elle atteint l'une quelconque des parties vulnérables du corps, DÉTERMINE IMMÉDIATEMENT LA GANGRÈNE. Il en existe, enfin, qui, judicieusement employés, en quantités suffisantes, PEUVENT ENTRAÎNER LA DESTRUCTION TOTALE, L'ANÉANTISSEMENT COMPLET, DE MILLIONS ET DE MILLIONS D'INDIVIDUS.

« Or, — écoutez-moi bien, — c'est précisément une fiole contenant ce dernier produit qui, malgré toutes les précautions prises par moi, a disparu d'ici... »

Simulant l'inquiétude la plus vive, je m'exclamai :

— Mais, ce n'est pas possible, voyons ! Nul n'a pu s'introduire ici ! Vous allez la retrouver en

quelque coin !

Tristement, il hocha la tête...

— Je commence à désespérer de la retrouver ! fit-il navré.

Et, me montrant son laboratoire en désordre, il poursuivit :

— Voyez plutôt ! J'ai passé la nuit tout entière à examiner un par un les bocaux que contient ce laboratoire. Toutes les fioles qui se trouvent ici, — et il y en a des centaines, — je les ai vérifiées une par une. J'ai fouillé des armoires, vidé les tiroirs, déménagé les étagères. Pas un coin de cette pièce n'est demeuré inexploré...

— Et vous n'avez rien trouvé ?

— Rien !

— Voilà qui est grave ! fis-je.

— Je pense bien ! s'exclama-t-il. Et cela, à un triple point de vue....

« Tout d'abord, la disparition de cette fiole, me donne la preuve formelle que quelqu'un s'introduit ici à mon insu ; ce qui peut avoir des conséquences incalculables.

« Ensuite, si le produit qu'elle contient venait par malheur à tomber entre les mains de nos adversaires, ils pourraient en un rien de temps et avec la plus extrême facilité, ANÉANTIR LA POPULATION TOUT ENTIÈRE DE L'ALLEMAGNE.

« Enfin, c'est aujourd'hui même, avant midi, que, en présence de Sa Majesté et du Haut Commandement de l'armée, devait être expérimentée, à Berlin, l'efficacité de ce nouveau produit, dont actuellement, je suis seul à connaître la formule.

Et tristement, il ajouta :

« Il va en résulter que, non seulement, je vais être couvert de ridicule, car, décemment, je ne puis me présenter devant le Kaiser, les mains vides, mais aussi que, si par malheur « mon » produit est tombé entre les mains de nos ennemis, je vais encourir de ce fait, la plus écrasante des responsabilités. »

Puis, plus bas, il ajouta :

« Si cela était, me considérant comme déshonoré, je ne survivrais ni à ma honte ni à mon désespoir... »

Si je n'avais su que l'homme qui me parlait ainsi, était un monstre, et que je pouvais, à bon droit, le considérer comme l'un des fléaux de l'humanité, sa tristesse et sa déconvenue eussent très certainement fait naître en moi un sentiment de pitié.

Mais il eût fallu être fou pour s'apitoyer sur le sort d'un être pareil qui, somme toute, — et cela, je ne pouvais l'oublier, — s'était révélé au cours

de la guerre, comme le pire adversaire des Alliés.

N'était-il pas, au demeurant, l'inventeur de cette horreur sans nom que sont les gaz asphyxiants ?

N'avait-il pas encouru la malédiction suprême des milliers de soldats qui, atrocement torturés, les yeux et les poumons brûlés, la chair mise à vif, étaient morts dans nos lignes ou dans les hôpitaux de l'arrière ?

Et, comment ne pas faire état des stupéfiants aveux qu'il venait de me faire.

A qui destinait-il, — sinon à nous, — l'inférieure préparation, le poison horrible dont il venait de se proclamer l'inventeur ?

Et puis, qu'eût-il dit, qu'eût-il fait, je vous le demande, s'il avait su que cette fiole qu'il recherchait avec tant d'insistance et dont il déplorait si amèrement la perte, était là, sur ma poitrine, enfermée dans un sachet ?

Ne m'eût-il pas envoyé immédiatement, *ce qui était son droit, d'ailleurs*, — au poteau d'exécution ?

Mais si tel était son droit, le mien n'était-il pas de lui rendre la pareille ?

Et, si, au lieu de mourir fusillé, ainsi qu'il l'avait cent fois mérité, il se suicidait ; de même que l'humanité n'eut pas porté mon deuil, j'étais assuré qu'elle ne porterait pas le sien.

Aussi faillis-je lui rire au nez...

Mais, fort heureusement pour moi, car il eût pu m'en cuire, je parvins à me dominer. L'air désolé, je lui répondis :

— Pourquoi prévoir le pire, maître ? En admettant même que cette fiole ait été volée, rien ne prouve que ce larcin ait été effectué par un agent de l'ennemi ! Comment, gardé comme vous l'êtes, aurait-il pu s'introduire ici ? Non seulement la ville est en état de siège, mais l'institut lui-même est étroitement surveillé ?

— Cela ne change rien à rien, hélas ! fit-il, consterné. La fiole n'en a pas moins disparu !

— Soit ! J'en conviens ! repris-je. Mais puisque vous connaissez la formule ; qui vous empêche d'effectuer une autre préparation ?

Se tournant vers moi, avec une tristesse infinie dans la voix et dans le regard, il me répondit :

— Croyez-vous vraiment, que j'ai attendu ce conseil pour agir ?

— Alors ?

— Alors, j'ai vainement essayé ! DIX FOIS J'AI COMMENCÉ LA PRÉPARATION ET DIX FOIS J'AI ÉCHOUÉ.

— Vous en êtes sûr ? m'exclamai-je.

— *Parbleu ! D'habitude quand je pique un cobaye à l'aide de cette substance, il meurt au milieu des plus épouvantables souffrances, mais quelques heures après seulement.*

— Et maintenant ?

— *Maintenant ? Mais il meurt également !*

— Eh bien ! mais alors le résultat est acquis ! Lugubre, il me répondit :

— *Point ! car, s'il meurt, c'est immédiatement après la piqure et sans souffrance aucune.*

« Or, ce que je veux, moi, ce que je désire obtenir, ce n'est pas tant la mort, QUE LES SOUFFRANCES EFFROYABLES QUI LA PRÉCÈDENT !

« *Ce qu'il me faut, c'est l'Angleterre à genoux devant l'Allemagne, implorant grâce et pitié !*

« *Ce que je rêve, c'est une Europe terrorisée par le fléau dévastateur que je veux déchaîner sur elle ; une Europe dévastée, et, AU BESOIN DÉPEUPLÉE ; laquelle comprendra enfin, mais trop tard que, habituée à vaincre, l'Allemagne ne saurait périr. »*

Et, comme je le regardais, sidéré, ne pouvant en croire mes oreilles, il reprit :

— Comme bien vous le pensez, je ne vous aurais pas fait part de mes intentions, si je n'avais en vous la plus absolue confiance. Cette confiance est basée non seulement sur votre passé scientifique, lequel vous honore grandement, mais aussi, sur l'attitude que vous avez cru devoir adopter en faveur de Karl Blumenshaft.

« De cette confiance, je vais vous donner une preuve nouvelle. »

Et, me tendant un télégramme officiel qu'il tira de son portefeuille, il poursuivit :

— Que pensez-vous de ceci :

Je pris le télégramme et je lus :

*Grand Quartier général
du Professeur Holzrath,
Malhem.*

Confidentiel.

D'ordre de Son Excellence le premier quartier maître général, ai l'honneur vous faire connaître que situation de nos armées est d'une telle gravité qu'elle nécessite votre intervention immédiate.

Prière vous mettre, dès le reçu de ce télégramme, en rapports avec chancellerie impériale et ministère Guerre à Berlin.

VON DER REAMS.

— Diable ! fis-je en lui rendant le télégramme ; j'ignorais que la situation était sérieuse à ce point.

— *Vous pouvez même dire qu'elle est désespérée ou presque.*

— Non ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Savez-vous, en effet, ce que j'ai appris à Berlin ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

En ce cas, poursuivit-il, amer, je vais vous l'apprendre.

« Le 12 septembre, Pershing — *que le ciel les ex-termine lui et son armée !* — après avoir réduit la hernie de Saint-Mihiel a fait 20.000 des nôtres prisonniers et s'est emparé de 400 canons.

« Du 26 au 30 du même mois, les généraux anglais Rawlinson, Byng et Horne prennent Cambrai et Saint-Quentin, forcent la ligne Hindenburg, tandis que Gouraud et Pershing foncent sur la forêt d'Argonne et font tomber les unes après les autres nos défenses.

« En Flandre, le groupe d'armées commandé en personne par le roi Albert, s'empare le 28, de Dixmude et de la ceinture de collines qui entourent Ypres ; ce qui nous vaut la perte de La Bassée et, par voie de conséquences, celle de Lens et d'Armentières. »

— *Herr Gott ! Sakrament !* m'exclamai-je, en simulant l'indignation la plus vive ; mais alors que font donc nos soldats ?

Résigné, Gustav Holzrath me répondit :

— Ils se font battre, tout simplement ! Mais laissez-moi achever, je vous prie.

— Comment ! Il y a encore autre chose ?

— Je pense bien qu'il y a autre chose, fit-il, navré. Tout d'abord, il y a la crise de Vouziers, le 2 octobre, par Berthelot, ce qui lui vaut la capture de 22.000 hommes et de 600 canons.

— *Der Teuffel !* J'espère que c'est fini, cette fois, m'écriai-je...

— Point ! car Rawlinson, Byng, Horne et Debeney, conjuguant leurs forces, s'emparent de la ligne Hindenburg entre Cambrai et l'Oise, ce qui leur permet d'occuper Le Château et le massif de Saint-Gobain ; tandis que Mangin, poursuivant son offensive foudroyante occupe Craonne et délivre Laon.

Je vous laisse à penser la joie que me causèrent d'aussi bonnes nouvelles.

Mais, rien n'en transparut sur mon visage ni dans mon attitude. Mes traits, au contraire, pei-

gnirent la désolation la plus vive, et, me servant d'une expression bien militaire, je m'écriai :

— S'il en est ainsi, nous sommes « foutus » !

— Cela m'en a tout l'air, répondit tristement Gustav Holzrath ; et cela, d'autant plus que, maintenant, je suis désarmé !

Puis, s'adressant à von Schmulh qui, toujours perché sur son échelle, poursuivait infructueusement, — on sait pourquoi, — ses recherches :

— Vous n'avez rien trouvé, n'est-il pas vrai ? lui demanda-t-il anxieusement.

— Pas encore, maître, répondit paisiblement von Schmulh ; mais, il me reste, il est vrai, quelques centaines de fioles à examiner.

— Voulez-vous que je vous aide ? lui demandai-je vivement.

D'un coup d'œil von Schmulh consulta son chef, puis, certain d'avoir son approbation :

— Mais avec le plus grand plaisir, fit-il, car, nous ne serons pas trop de deux, pour vérifier tout ce fouillis.

Immédiatement je passai une blouse pardessus mes habits, mais en ayant bien soin de laisser dépasser mes manchettes...

Car, tandis que von Schmulh tripotait ses bouteilles et que penché sur l'oculaire de son super-microscope Gustav Holzrath s'efforçait, en analysant les produits entrant dans sa « préparation », de découvrir pourquoi ils étaient devenus inopérants ; tout en feignant de travailler, tranquillement, je notai sur mes manchettes, les formules chimiques secrètes qui figuraient sur les étiquettes des fioles que je manipulais...

VIII

Où James Nobody assiste à un drame effroyable...

Comme bien on pense, quand vint midi, les recherches que von Schmulh et moi, avions entreprises pour retrouver la fiole, n'avaient pas abouti.

D'un commun accord, nous décidâmes de les poursuivre dans le courant de l'après-midi, et nous nous quittâmes pour aller déjeuner chacun de notre côté.

En arrivant à l'hôtel, je me rendis comme d'habitude auprès de Karl Blumenschaft, afin de voir

comment il se portait, et j'eus la surprise prise de constater qu'on lui avait enlevé son pansement.

— Voilà un heureux jour, m'exclamai-je en lui serrant la main.

Avec un bon sourire, il me répondit, tout en me montrant la table sur laquelle deux couverts étaient mis :

— Aussi « *meine lieber freund* », ai-je résolu de le fêter comme il convient.

Et, comme je le regardais surpris, il ajouta :

— Apprenez, en effet, que, non seulement j'ai enfin été débarrassé de cet odieux pansement, qui me rendait aussi hideux que possible, mais que, par surcroît, on m'a autorisé à vivre au régime ordinaire, c'est-à-dire, comme le commun des mortels.

Puis, se frottant les mains avec une évidente satisfaction, il poursuivit :

— J'ai même obtenu du patron de céans, que, par faveur spéciale, nous serions servis par l'excellent garçon que voici, lequel m'a prodigué tant de preuves de dévouement au cours de ma maladie, que je le tiens, désormais, pour un véritable ami.

Ce disant, d'un geste, il me montra Jean Rochereau qui, tout en disposant des hors-d'œuvre sur la table, nous jetait de temps à autre, un coup d'œil amusé.

Quand tout fut prêt, avec un sérieux que lui eût envié un professionnel, Jean Rochereau nous déclara :

— Ces Messieurs sont servis !

— Sans doute ! constata Karl Blumenschaft, en souriant, mais sur cette table, il manque un couvert.

Jean Rochereau le regarda, béant...

— Lequel ? demanda-t-il, enfin...

— Mais... le vôtre !

— Le mien ? s'écria Jean Rochereau, sidéré.

— Mais oui ! insista Karl Blumenschaft, tout hilare. Vous pouvez même être certain que je me tiendrai pour très honoré de vous avoir à ma table.

— Moi ! à votre table ?

— Pourquoi pas ? répondit Karl Blumenschaft. Parce que vous n'êtes qu'un simple domestique ? Entre braves gens, est-ce que cela entre en ligne de compte, voyons ?

Et, tendant la main au pseudo maître d'hôtel, il poursuivit :

— Alors que mes pairs n'ont même pas levé un doigt pour s'opposer à la lâche agression dont j'ai été l'objet ; alors qu'aucun d'entre eux n'a daigné me rendre visite tandis que je gémissais sur mon lit de douleur ; vous n'avez cessé de me prodiguer jour et nuit, les soins les plus empressés.

« Qu'en déduire, sinon que ce sont eux, et non pas vous, qui ont des âmes de laquais ?

« Jamais, autant qu'en l'occurrence, je n'ai vérifié avec autant d'ampleur la justesse de l'axiome qui prétend que : l'habit ne fait pas le moine '

« Mettez-vous à table, mon ami, et persuadez-vous que si nous sommes obligés de vous demander de nous servir, c'est tout simplement parce qu'il nous est matériellement impossible d'agir autrement. »

Refuser une invitation faite en ces termes eût été tout à la fois incorrect et maladroit.

Incorrect parce qu'on ne refuse en aucun cas à un galant homme la main qu'il vous tend.

Maladroit, parce que, étant donnée la situation dans laquelle il se trouvait, Jean Rochereau n'avait pas le droit de négliger la nouvelle source de renseignements qui s'offrait ainsi à lui.

Karl Blumenschaft était un adversaire sans doute ; mais il est des adversaires devant lesquels on se découvre, avant de tirer sur eux⁽¹⁾. Aussi, sans plus insister, mais tout en remerciant Karl Blumenschaft de l'honneur qu'il voulait bien lui faire, Jean Rochereau disposa un troisième couvert sur la table et prit place auprès de nous.

De bout en bout, ce déjeuner fut ce qu'il devait être. Non seulement la plus franche gaieté ne cessa de régner mais, tout en conservant ses distances, Jean Rochereau sut démontrer à notre amphitryon, — et cela avec un tact et un doigté que j'admire en connaisseur, — qu'il n'était dénué ni de culture ni de savoir vivre.

Nous en étions déjà au dessert, quand soudain, à l'étage au-dessous, il me sembla percevoir des gémissements qui, après s'être mués en des cris de douleur, se transformèrent bientôt en véritables hurlements.

— Que se passe-t-il donc ? m'écriai-je, en prêtant l'oreille...

— Bah ! Laissez donc, fit Karl Blumenschaft, ce sont sans doute des ivrognes qui se battent...

Néanmoins, comme les cris, tout en se généra-

1 — On verra plus loin combien mon opinion était erronée à l'égard de ce triste individu.

lisant, redoublaient d'intensité, ne tenant aucun compte de cet avis, je me précipitai au rez-de-chaussée, afin de me rendre compte de quoi il retournait.

Instinctivement, Jean Rochereau m'avait accompagné...

Et, sur le seuil de la salle à manger, nous nous arrê tâmes frappés d'épouvante...

Poussant des cris qui n'avaient plus rien d'humain, les yeux révulsés, la mâchoire contractée, les membres retournés, une cinquantaine de nos collègues, et le maître d'hôtel qui, à la place de Jean Rochereau les avait servi à table, se tordaient sur le sol en proie à un violent accès d'apparence tétanique...

Dès l'abord, je compris...

— Bon Dieu ! murmurai-je à l'oreille de Jean Rochereau, lequel était devenu blême, Karl Blumenschaft les a empoisonnés !

— Le malheureux ! s'exclama-t-il. Qu'a-t-il fait là ? Et, plus bas, il ajouta :

— Comment, diable ! a-t-il pu se procurer le poison, puisque la fiole est en votre possession. Machinalement, je me tâtai...

— Elle est toujours là, répondis-je ; il faut donc que, à votre insu, il ait conservé une certaine quantité de cette drogue infernale.

A ce moment, de nouveaux cris retentirent qui, ceux-là, semblaient provenir de la cuisine, de l'office et même du bureau de l'hôtel...

— Diable ! murmurai-je, vaguement inquiet, il a donc empoisonné tout le monde ?

— Cela m'en a tout l'air ! fit Jean Rochereau qui, tout bas et en se penchant vers moi, ajouta :

— Dites donc, cher ami, je crois qu'il est de notre intérêt de ne pas « moisir » ici ! Si vous m'en croyez, plus vite nous serons partis, mieux cela vaudra.

— Pourquoi cela ? demandai-je.

— Mais, ne pensez-vous pas que, précisément parce que nous sommes les seuls à être indemnes, c'est d'abord sur nous que les soupçons vont se porter ?

— C'est juste, fis-je, mais comme je n'ai pas encore terminé ce que j'ai à faire ici, il m'est matériellement impossible de vous accompagner. Quand comptez-vous partir ?

L'air stupéfait, il se tourna vers moi...

— Mais..., fit-il, je n'ai nullement l'intention de partir.

— Pourtant, si je ne m'abuse, vous venez de me dire le contraire.

— C'est exact ! Mais au moment où je vous ai dit cela, j'ignorais qu'il fallait que vous restassiez ici.

Ce fut à mon tour d'être stupéfait...

— Comment ! m'exclamai-je, surpris, c'est parce que je reste ici que vous voulez y rester également ?

— N'est-ce pas mon devoir ? fit-il, simplement...

— Votre devoir ?

— Mais oui, mon devoir ! insista-t-il. N'avons-nous pas partie liée ? Ne dois-je pas, — cela étant, — vous « épauler » de mon mieux en toutes circonstances « *per fas et ne fas* » ?

Il n'y eut pas moyen de l'en faire démordre...

Avec un entêtement sublime, digne des plus beaux exemples de l'antiquité, c'est ainsi que Jean Rochereau se sacrifia volontairement pour m'aider à vaincre !

Cette décision une fois prise, nous nous consultâmes pour savoir ce qu'il convenait que nous fassions.

D'un commun accord nous résolûmes d'alerter le professeur Gustav Holzrath, lequel, ayant créé la cause, devait être à même de supprimer l'effet.

L'ayant appelé au bout du fil, je lui dépeignis en quelques mots l'effroyable spectacle que j'avais sous les yeux.

Loin de s'en montrer horrifié, ou plus simplement stupéfait, il poussa des cris de joie...

— *Dieu soit loué !* s'écria-t-il gaiement.

— Comment ! fis-je, révolté, vous vous félicitez qu'un massacre pareil, — car c'en est un, — ait pu avoir lieu ? Ne viens-je pas de vous dire qu'il y a, au bas mot, une soixantaine de victimes ?

— *Tant mieux !* me répondit-il, tout hilare, *plus il y en aura, mieux cela vaudra !*

— J'avoue ne pas comprendre ! lançai-je, écoeuré...

— *Qu'est-ce que vous ne comprenez pas ?*

— Mais..., ce qui motive votre joie ! fis-je indigné.

— *Comment !* s'exclama-t-il, *vous ne comprenez pas que ce massacre, — comme vous dites, — établit la preuve formelle, indiscutable que, s'il est exact que « ma » préparation a bien été volée dans mon laboratoire, il est non moins exact qu'elle n'est pas sortie de Malhem ; puisque c'est à Malhem même qu'elle a été utilisée.*

Ce raisonnement par trop simpliste amena un sourire sur mes lèvres...

Mais je n'en répondis pas moins sur un ton empreint de la plus parfaite conviction :

— C'est l'évidence même, maître, et je m'excuse de n'y avoir pas pensé dès l'abord.

Et, l'air admiratif, j'ajoutai :

— Quel admirable policier vous auriez fait ! Il eut un rire satisfait..., et, modestement, il répondit :

— Oh ! les policiers, vous savez, je n'en connais guère qui puissent atteindre à ma cheville...

Pris du fou rire cette fois, je m'empressai de racrocher l'écouteur.

Mais, Gustav Holzrath se hâta de me rappeler à l'appareil...

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il, acerbe. Aurait-on coupé la communication entre nous ?

— Pas du tout ! répondis-je vivement, c'est moi, au contraire qui, croyant la conversation terminée, avait remis l'écouteur en place.

— J'aime mieux cela ! fit-il, rasséréiné. Après quoi, il ajouta aussitôt :

— Dites-moi, cher ami, voulez-vous avoir l'obligance de veiller à ce que jusqu'à mon arrivée, *personne ne touche aux cadavres*.

— Mais, il n'y a pas de cadavres ! m'exclamai-je.

— *Diable ! c'est vraiment dommage !*

— Comment, c'est dommage ? fis-je, ahuri...

— *Parbleu ! songez donc aux belles autopsies qu'il m'aurait été donné de faire, si ces gens-là étaient morts. Car, enfin, jusqu'ici, je n'ai opéré que sur des cobayes.*

Et, cynique, il ajouta :

— Quoi qu'il en soit, j'espère bien qu'ils ne perdront rien pour attendre.

Ayant dit, il raccrocha l'écouteur.

Vous dirais-je que j'étais outré ?

Ainsi, non seulement ce monstre n'avait pas eu un mot de pitié ou de regret à l'égard de ses victimes, mais, en outre, il se faisait une joie sadique de promener son scalpel dans leurs chairs et de disséquer leurs cadavres ?

— Ah ça !, me demandai-je, écœuré, de quelle boue est-il donc pétri celui-là ? Et, est-il possible que la science ait déformé à ce point son cerveau ?

Comme s'il eut lu dans ma pensée, ce fut Jean Rochereau qui trancha la question.

Ayant raccroché le second écouteur, — car il avait suivi avec attention la conversation qui précède, — il se tourna vers moi et, dans le plus pur argot parisien, il déclara :

— *Pour moi, il est piqué, ce frère-là !*

« Piqué » ?

Hélas ! Gustav Holzrath allait bientôt nous démontrer le contraire...

IX

Où James Nobody évoque d'amers souvenirs...

Pour si effroyable qu'il eut été, le drame dont Jean Rochereau et moi venions d'être les témoins horrifiés, n'en était pas moins que le simple prélude d'un drame plus effroyable encore.

En effet, tandis que, en attendant l'arrivée imminente du professeur Gustav Holzrath, nous nous mettions d'accord sur les réponses que nous aurions à lui faire au cours de l'interrogatoire que, très probablement, il allait nous faire subir, à l'étage au-dessus, Karl Blumenschaft se préparait à commettre de nouveaux forfaits.

Cet individu à l'égard duquel Jean Rochereau et moi nous nous étions montrés secourables et bons, cet homme que, — comme s'il eût été l'un des nôtres, — nous avions défendu et soigné ; ce Boche que, très sincèrement, nous croyions être un peu moins mauvais que les autres, était en réalité, le pire de tous...

Nous n'allions pas tarder à en faire la triste expérience...

Et cela, tout simplement parce que, au moment où il allait prendre la fuite, nous avions pris l'élémentaire précaution de le mettre sous clé.

Ce que voyant, il nous avait déclaré rageur :

— Puisque, *vous aussi*, vous vous déclarez contre moi, sachez que, de *vous aussi*, je me vengerai terriblement.

Comme bien vous le pensez, cette menace ne nous émut nullement ; car, de la meilleure foi du monde, nous crûmes que, en Allemagne, comme partout ailleurs, seul devait être tenu pour responsable du crime, celui qui l'avait commis.

Mieux que quiconque, nous aurions dû savoir, cependant, que la « Joie de nuire », — la « *Schadenfreud* », comme ils disent, — est à la base de la mentalité allemande...

En effet, quand Gustav Holzrath, qu'accompagnait le policier Franz Wolfram, arriva au « *Berliner-Hoff* », nous étions loin de nous douter que si le professeur ne sortirait pas vivant de

l'aventure, Jean Rochereau ne tarderait pas à le suivre au tombeau.

Ce fut pourtant ce qui se produisit...

Quand, d'un œil satisfait, il eut longuement contemplé ses victimes, quand il se fut rendu compte de l'effroyable résultat produit par l'absorption de sa drogue infernale, se tournant de notre côté, Gustav Holzrath s'enquit, en nous montrant d'un geste du menton les infortunés qui maintenant gisaient morts sur le sol :

— Je n'aperçois, pas, parmi ces messieurs, mon assistant, M. Karl Blumenschaft. Savez-vous à quoi je dois attribuer cette immunité pour le moins étrange ?

Ainsi qu'on le voit, le « vénéré » professeur, en trait de plain-pied, dès l'abord, dans le vif du sujet.

De plus, le ton qu'il avait cru devoir adopter, me déplut souverainement.

— Peut-être feriez-vous mieux de le lui demander à lui-même, répondis-je, très calme.

— Où se trouve-t-il actuellement ? Pointant l'index vers le plafond : Il est enfermé, là-haut, dans sa chambre, fis-je.

Gustav Holzrath sursauta...

— Il est enfermé, dites-vous ? riposta-t-il vivement. Pourquoi a-t-on pris cette mesure contre lui ? Et en vertu de quel droit ?

— En vertu du droit qu'à tout honnête homme, répondis-je posément, de mettre hors d'état de nuire un coquin.

Gustav Holzrath et Franz Wolfram échangèrent un coup d'œil inquiet...

Très nettement, je les vis tressaillir...

— Puis, haussant le ton, Gustav Holzrath me demanda :

— Si j'ai bien compris, vous venez de traiter votre collègue et *ami*, M. Karl Blumenschaft, de coquin. Puis-je savoir ce qui lui vaut cette épithète ?

De plus en plus calme, je répondis :

— Je vais vous l'apprendre, maître. Mais, auparavant, souffrez que je pose une question M. Franz Wolfram.

Et, sans attendre son autorisation, me tournant vers ce dernier, je lui dis :

— *Vous êtes, n'est-il pas vrai, attaché à la police de sûreté en campagne ?*

— En effet ! répondit Franz Wolfram sans la moindre hésitation.

— *En ce cas, vous êtes assermenté ?* insistai-je.

— Certainement, puisque je suis commissaire de police.

— *Parfait !* fis-je. *Cela étant, je vous prie de recevoir et d'enregistrer les déclarations que je vais vous faire sous la foi du serment.*

Gustav Holzrath m'avait écouté avec stupeur...

— Permettez ! s'exclama-t-il, soudain. Si quelqu'un a le droit de commander ici, c'est moi et non pas vous.

Posant mon regard sur lui, d'une voix ferme, je répondis du tac au tac :

— *Voilà ce que je conteste ! Nous ne sommes pas ici au « Kaiser Wilhelm der Grosse Institute » où, je le reconnais, vous avez le droit de commander et le pouvoir de vous faire obéir ; mais bien au siège d'un établissement dans lequel un crime a été commis.*

— Mais...

D'un geste, je l'interrompis et, sans me soucier le moins du monde de la colère qu'il manifestait et des menaces que je lisais en ses yeux, je poursuivis :

— *Quelle que puisse être votre situation sociale, elle ne vous met tout de même pas au-dessus de la loi, devant laquelle, vous et moi, nous sommes égaux*

« Or, le représentant de la loi, ici, ce n'est pas vous, mais bien M. Frantz Wolfram qui, partant, est seul qualifié pour recevoir mes déclarations.. »

Hochant approbativement la tête, parce que très flatté, sans doute, d'être ainsi mis en valeur, Franz Wolfram déclara gravement :

— C'est très juste ! Serviteur, infime de la loi, il n'en est pas moins vrai qu'il appartient à moi seul, de la représenter ici.

Fort de cette approbation, je poursuivis :

— *Cela étant, j'accuse formellement mon collègue et ex-ami, — j'appuyai fortement sur le mot « ex », — d'avoir dérobé dans le laboratoire de notre « vénéré » maître, le professeur Gustav Holzrath, une fiole contenant un liquide dont le degré de toxicité reste à déterminer mais dont il s'est servi pour empoisonner ses collègues, ainsi que vous en avez la preuve sous les yeux !*

Furieux, Gustav Holzrath s'écria :

— Ce que vous faites là est abominable ! Car, en admettant à la rigueur que ce que vous venez de dire soit vrai, il n'en demeure pas moins que vous, PERSONNELLEMENT, vous n'avez pas eu à souffrir des agissements que vous lui reprochez.

— Parce que, répondis-je vivement, lui, PERSON-

NELLEMENT, n'avait pas à se venger de moi.

Maté, le professeur n'insista pas... D'ailleurs, à ce moment, Franz Wolfram se hâta d'intervenir.

— C'est donc pour se venger que, à vous en croire, me demanda-t-il, Karl Blumenschaft aurait commis cet épouvantable forfait ?

— *C'est, en effet, uniquement pour se venger,* répondis-je.

— Quelles sont les bases sur lesquelles vous étayez votre accusation ?

— *Elles sont constituées, non pas par de simples présomptions,* déclarai-je, *mais bien par des preuves, les unes matérielles, les autres morales.*

— Voyons d'abord les preuves matérielles ? fit-il, surpris.

— *Elles consistent en ce fait,* déclarai-je, *que par cela même qu'il était le seul d'entre nous d'être admis dans l'intimité du professeur Gustav Holzrath, ici présent, il était le seul également à pouvoir s'emparer à l'insu de ce dernier, dans son propre laboratoire, de la fiole, grâce à laquelle il a pu commettre le crime dont je l'accuse.*

— Vous appelez cela une preuve ? fit dédaigneusement Gustav Holzrath...

Hardiment, je le fixai dans les yeux...

— Voulez-vous en trouver une meilleure ? lui répondis-je.

— Mais parfaitement ! fit-il, hargneux. Et, pesant sur les mots...

— *Vous même, n'avez-vous pas eu accès dans mon cabinet ce matin, et n'y avez-vous pas travaillé jusqu'à midi ?*

— C'est exact ! fis-je.

— *Qui me prouve dès lors, que ce n'est pas vous qui vous êtes emparé de cette fiole, laquelle ayant échappé à nos recherches, a été retrouvée et utilisée par vous ?*

Le coup était rude certes ; mais il ne m'ébranla point...

— *Est-ce une accusation que je vous formulez contre moi ?* répondis-je, en rivant mes yeux sur les siens.

Rompant le contact visuel, il répondit, gêné :

— Non pas ! Mais je m'efforce de vous faire comprendre combien est fragile la preuve sur laquelle vous vous appuyez.

— *Il en est d'autres,* fis-je, *celles-là vous paraîtront moins fragiles sans doute.*

— Lesquelles ? demanda vivement Franz Wolfram.

— *Le juriste que vous êtes,* lui répondis-je, en m'inclinant courtoisement devant lui, *n'ignore certainement pas que, à la base de chaque instruction criminelle, figure l'adage latin ; IS FECIT CUI PRODEST.*⁽¹⁾

— Je ne l'ignore certainement pas ! fit-il en me rendant mon salut.

— *En ce cas,* poursuivis-je, *veuillez me permettre de faire appel à vos souvenirs et d'invoquer votre propre témoignage.*

Et, après lui avoir rappelé les brimades stupides et incessantes, dont Karl Blumenschaft avait été victime, et la correction que, en sa présence, à lui, Wolfram, j'avais été forcé d'infliger à Hugo Holzer, je repris :

— *Il eût fallu être un saint,* — ce qui est loin d'être le cas de Karl Blumenschaft, — *pour ne pas sentir naître et croître en soi, l'esprit de vengeance. Bafoué, nargué, insulté à longueur de Pur, battu sans rime ni raison à la moindre occasion, Karl Blumenschaft vivait dans une atmosphère irrespirable, dans un milieu impossible et, sans vouloir l'excuser le moins du monde, je conçois parfaitement que, un jour venant, affolé par cette persécution incessante, l'idée lui soit venue de se venger.*

« *L'odieux attentat dont il vient d'être la victime et dont il est à peine remis, la non-intervention de ses collègues pour empêcher cet attentat, l'indifférence dédaigneuse qu'ils lui manifestèrent par la suite,* — car, sauf moi, nul ne lui rendit visite au cours de sa maladie, — *furent, à n'en pas douter, les causes déterminantes de son geste qui, s'il se comprend et s'explique, n'en demeure pas moins abominable.*

« *Mais, il y a mieux !*

« *Pourquoi le maître d'hôtel que voici,* — ce disant, d'un geste je désignai à leur attention Jean Rochereau, — *et moi-même avons-nous échappé au sort effroyable des malheureux dont les cadavres aux poses torturées nous entourent ? Pourquoi Karl Blumenschaft a-t-il cru devoir nous épargner ?*

« *Parce que,* — et cela démontre sans équivoque possible qu'il avait prémédité son crime, — *il avait pris la précaution, afin de nous soustraire à l'action du poison, de nous inviter à déjeuner dans sa chambre.*

« *Pourquoi a-t-il fait cela ?*

« *Parce que ce maître d'hôtel et moi avons été les seuls, en cette maison, à prendre sa défense et à lui prodiguer nos soins.*

1 — « Celui-là a commis l'acte à qui l'acte profite. »

« Voilà pourquoi, — sauf nous, — il n'a épargné personne. »

Prononcé d'une voix ferme, basé sur des faits irréfutables, ce réquisitoire produisit sur mes deux interlocuteurs un effet considérable... Mais le « vénéré » professeur ne se tint pas encore pour battu.

— Vous venez de dire, insista-t-il, gouaillieur, que Karl Blumenschaft vous avait admis, tons deux, à sa table...

— Je l'ai dit parce que telle est la vérité ! interrompis-je, outré de tant de mauvaise foi... Gustav Holzrath haussa les épaules...

— Allons donc ! fit-il d'un air suprêmement dédaigneux ; à qui ferez-vous croire que ce garçon qui, par sa naissance, est apparenté à la plus haute noblesse de l'Empire, a consenti à admettre à sa table un simple domestique ?

Du coup, je blêmis...

Voir mettre ma parole en doute par cet individu que je tenais pour un vulgaire assassin, fut plus que je n'en pouvais supporter.

Et, déjà, je m'apprêtais à sévir, quand un coup de théâtre se produisit...

Voyant que, cédant à la colère, j'allais commettre un geste irréparable, un geste qui, du même coup, allait mettre un terme à ma mission, Jean Rochereau s'avança soudain, et se campant les poings sur les hanches, devant Gustav Holzrath, en pleine face, il lui jeta :

— Et, si ce « vulgaire domestique », bougre d'imbécile que vous êtes, n'était autre que le complice volontaire, conscient, de Karl Blumenschaft ; si, avec joie, il l'avait aidé à commettre son crime, que diriez-vous ?

Cette invraisemblable sortie, à laquelle, hélas ! je n'eus pas le temps matériel de m'opposer, produisit l'effet que l'on devine.

Appelant d'un geste les inspecteurs qu'il avait amenés avec lui, mais que pendant l'interrogatoire qui précède, il avait répartis autour de la maison, il leur ordonna d'incarcérer immédiatement l'infortuné commissaire spécial français...

C'est ainsi que pour me permettre de vous rapporter cette fiole, mon colonel, ce que je n'aurais pu faire si j'avais giflé Gustav Holzrath, lequel m'eut fait arrêter aussitôt, Jean Rochereau se sacrifia volontairement.

Sir Harold Stewart qui, silencieusement, mais avec un intérêt passionné, avait écouté le long exposé de son collaborateur, demanda soudain :

— Que se passa-t-il ensuite ?

Le grand détective eut un sourire d'une tristesse infinie et, lentement, répondit :

— UNE CHOSE INOÛÏE ! Savez-vous ce que répondit Jean Rochereau au juge chargé d'instruire son affaire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée ! fit le colonel.

— En ce cas, tenez-vous bien, fit James Nobody.

Et, après un silence, sûr de son effet, il ajouta :

— Interrogé sur son identité, Jean Rochereau répondit :

— Je suis Anglais, j'appartiens à l'« Intelligence Service » britannique et je m'appelle JAMES NOBODY.

Puis, narquois, il ajouta :

— Cela vous suffit-il ?

— Amplement ! répondit le juge...

Cela suffisait amplement, en effet...

Un conseil de guerre se réunit dans le courant de la nuit et, le lendemain, au petit jour, Jean Rochereau fut passé par les armes.

Mais, chose qui stupéfia les « Huns », c'est au cri de : VIVE LA FRANCE ! ET NON AU CRI DE VIVE L'ANGLETERRE ! qu'il tomba sous leurs balles...

X

Où James Nobody assiste à un nouveau drame...

Quand se fut apaisé l'émoi qu'avait suscité l'effarante révélation qui précède, James Nobobody poursuivit :

— Fort heureusement, mon colonel, il existe une justice immanente et Gustav Holzrath n'allait pas tarder à en faire la terrible expérience.

« Quand Jean Rochereau, qu'emmenèrent vers la prison voisine une dizaine d'inspecteurs, eut disparu, Franz Wolfram s'adressant à Gustav Holzrath lui dit :

— Étant donnée l'accusation qui vient d'être portée contre M. Karl Blumenschaft, et les aveux qu'a cru devoir faire son « complice », il est de mon devoir de procéder immédiatement à son interrogatoire.

Le professeur tressaillit et, après avoir réfléchi quelques instants, se tournant vers le policier, il lui dit :

— Voulez-vous, cher ami, me charger de ce

soin ? Qu'il soit ou non coupable, je vous jure que, à moi, Karl Blumenschaft dira la vérité tout entière.

— Soit ! répondit Franz Wolfram ; mais, en tout état de cause, j'exige que dans un quart d'heure tout soit fini.

— Il en sera ainsi ! assura le professeur qui partit aussitôt.

Nous ne devions pas le revoir vivant...

En effet, cinq minutes s'étaient à peine écoulées depuis son départ que, de l'étage supérieur nous parvint le bruit d'une détonation.

Franz Wolfram et moi nous nous regardâmes surpris...

Puis, sans même nous être consultés, nous nous précipitâmes vers la chambre qu'occupait Karl Blumenschaft.

La porte étant ouverte, — par quel miracle, puisque j'en avais la clé dans ma poche ? — nous aperçûmes, gisant sur le sol, les bras en croix, le professeur Gustav Holzrath...

Il avait été tué d'une balle en plein front...

Auprès de lui, hagard, les yeux hors des orbites, se tenait, un verre à la main, Karl Blumenschaft...

— Qu'avez-vous fait, malheureux ? s'écria Franz Wolfram, furieux. Il vous fallait donc une victime supplémentaire ?

Et, posant la main sur son épaule, il ajouta :

— De ce moment, considérez-vous comme prisonnier !

Un sourire hébété au coin des lèvres, inconscient, ou presque, Karl Blumenschaft n'opposa pas la moindre résistance...

Mais, désignant d'un geste du menton le professeur auprès duquel gisait l'arme du crime, d'une voix faible, indistincte, il balbutia :

— Si cet idiot ne s'était pas mêlé de cette affaire, cela ne lui serait pas arrivé. Sous je ne sais quel prétexte, il voulait que je me suicide et, à cet effet, il avait apporté un revolver avec lui.

« Naturellement, puisque je n'avais rien à me reprocher j'ai refusé.

« Et, comme il insistait, j'ai pris le revolver et... je lui ai logé une balle dans la peau.

Puis, dodelinant de la tête :

— Quelle drôle d'idée, fit-il, de vouloir obliger les gens à se suicider ! Et, cela, surtout, quand c'est déjà fait !

Et, montrant le verre qu'il tenait à la main :

— Le poison que je viens d'absorber, poursui-

vit-il d'une voix qui allait s'affaiblissant de seconde en seconde, est de ceux qui ne pardonnent pas...

Il eut un hoquet et chancela...

Mais par un prodige de volonté, il se redressa et il eut encore la force de bégayer :

— Oh ! comme je me suis bien vengé. Et comme je vais bien me venger encore...

Et, désignant à Franz Wolfram, qui s'en empara aussitôt, une lettre déposée sur la table :

— Prenez cette lettre, bégaya-t-il ; en même temps que mes aveux et les noms de mes complices, elle contient mes dernières volontés...

Ayant dit, il s'écroula sur le sol...

La mort avait fait son œuvre...

Sans même l'honorer d'un regard, Franz Wolfram ouvrit la lettre et la lut avec une attention extrême, s'arrêtant de temps à autre, pour me regarder...

Quand il eut terminé sa lecture, il mit la lettre, dans sa poche, s'absorba quelques minutes en soi-même, puis, se tournant vers moi, il me déclara :

— J'en suis bien fâché pour vous, mais Karl Blumenschaft vous accuse d'être l'instigateur du crime commis par lui de complicité avec le maître d'hôtel ; je me vois dans l'obligation de vous arrêter.

Avais-je pas mieux à faire qu'à discuter avec cet individu ?

D'un coup de poing en pleine figure, je l'assomma. Puis, l'ayant bâillonné, je le ligotais soigneusement avec les draps du lit.

Après quoi, je descendis posément l'escalier et, grimpant dans la « Mercédès » du professeur Gustav Holzrath, laquelle stationnait devant la porte de l'hôtel, je démarrai en quatrième vitesse, sans autrement me soucier des sommations et des hurlements des policiers préposés à la garde du « *Berliner-Hoff* ».

Deux jours plus tard, j'étais à Ostende...

Et..., me voici.

Maintenant, James Nobody s'était tu...

La tête posée sur sa main que supportait le coude appuyé sur la table, le colonel Sir Harold Stewart regardait, songeur, James Nobody, dont le masque énergique et fier se détachait en vigueur sur le velours sombre du fauteuil sur lequel il était assis.

Se levant soudain, il se dirigea vers son collaborateur auquel il tendit la main, et simplement, il lui dit :

— Je vous remercie...

CONCLUSION.

Deux jours plus tard, par le truchement d'un parlementaire, le Grand Quartier général allemand entra en possession de la note que voici :

« Informé de l'existence de la préparation « X 803 — R » inventée par le professeur Gustav Holzrath, de Malhem, le Grand Quartier général britannique a l'honneur d'informer qui de droit, que, étant entré en possession de la formule et d'un échantillon, il n'hésitera pas à s'en servir, si le Grand

Quartier général allemand décidait de s'en servir lui-même.

« D'ores et déjà, cette préparation se fabrique en grand, et soixante escadrilles d'avions sont prêtes pour effectuer, le cas échéant, des opérations de représailles sur les grandes villes allemandes. »

Est-il besoin d'ajouter que jamais plus on n'entendit parler de cette préparation ?

Ludendorff, prétend-on, faillit en « crever » de mâle rage...

On ne sait...

Toujours est-il, que, une fois de plus, l'Angleterre fut sauvée.

Et cela, par James Nobody.

Il est vrai que celui-ci ne s'en prévalut guère.

N'avait-il pas mieux à faire ?

La chasse aux « Huns » par exemple...

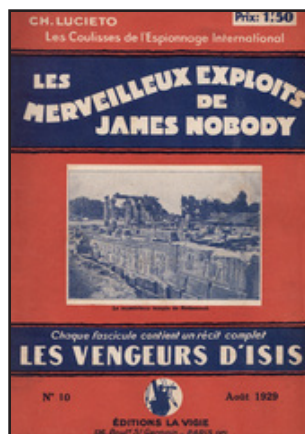
Ainsi que vous le verrez par la suite, il en s'en fit pas faute...



Front russe

Fritz Haber explique la guerre moderne à des officiers.

Ou l'art de détruire ceux des races « non élus » dans la souffrance et l'horreur, en utilisant la mort lente par asphyxie.



Lire dans le Numéro d'août :

« LES VENGEURS D'ISIS »

CHARLES LUCIETO

Les Couloisses de l'espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY

Déjà parus :

- N° 1. — Un Drame au War-Office.
- N° 2. — Le Courrier du Tzar.
- N° 3. — Au Pays de l'Épouvante.
- N° 4. — La Louve du Cap Spartiventi.
- N° 5. — La Momie sanglante.
- N° 6. — Les Compagnons du Désespoir.
- N° 7. — Les Mystères de la Sainte-Vehme.
- N° 8. — La Fin tragique d'un Espion.

Pour paraître successivement :

- N° 10. — Les Vengeurs d'Isis.
- N° 11. — Un Drame au Quartier général du Kaiser.
- N° 12. — Le Secret du Fellah.

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions " *La Vigie* " 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

Toutes les recensions où rééditions numériques

de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.

On retrouvera toutes ses publications sur le site [http ://www.the-savoisien.com/](http://www.the-savoisien.com/)

CH. LUCIETO

LA GUERRE DES CERVEAUX



EN MISSIONS SPÉCIALES

140.000 Exemplaires vendus.

LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN

93.000 Exemplaires vendus.

LIVRÉS A L'ENNEMI

100.000 Exemplaires vendus.

LE DIABLE NOIR

60.000 Exemplaires vendus.

L'ESPION DU KAISER

60.000 Exemplaires vendus.

Chaque volume, broché **12 fr.**

On retrouvera toutes nos publications sur le site :
<http://www.the-savoisien.com/>

